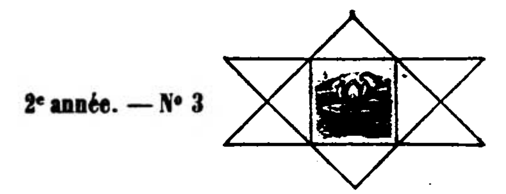
2e année. — N° 3



Juin 1902

Première Partie : ENTRETIENS

SOCIOLOGIE COSMIQUE

Une doctrine aussi synthétique, aussi attachée à l'Universel et à la vie terrestre, que l'est la Tradition Cosmique, ne peut manquer de porter le plus grand intérêt à l'organisation et au gouvernement de la société humaine. Les problèmes de la Sociologie, qui troublent si profondément notre temps, doivent donc s'attendre à trouver, pour leur solution, dans nos principes, des préceptes plus originaux et plus féconds encore que ceux fournis par nos entretiens précédents à la Morale individuelle. Leur exposé complet nécessiterait bien des considérations préliminaires sur la philosophie de l'histoire ; cet entretien n'en peut donc donner qu'un aperçu plus rapide encore que ceux auxquels nous devons borner ici l'esquisse de nos vastes doctrines.

La science de la Sociologie, l'art de gouverner la société humaine comptent nécessairement l'Histoire au nombre de leurs premiers maîtres ; aussi la conclusion à tirer de ses enseignements est-elle une question qui a préoccupé tout particulièrement les philosophes modernes. Sans entrer dans la considération des solutions diverses qu'ils en ont données, nous pouvons, grâce aux événements de ce dernier siècle, apercevoir des généralités qui vont suffire à notre sujet.

En nous bornant aux événements dont l'Europe nous offre le spectacle depuis l'effondrement de l'empire romain sous la poussée barbare, au ve siècle, nous ne pouvons

manquer d'être frappés par la considération des puissances qui se sont succédé dans le gouvernement des hommes, après s'être arraché plus ou moins violemment le pouvoir.

C'est d'abord devant le sceptre de l'Eglise que s'inclinent toutes les têtes, jusqu'aux plus hautaines, les bras les plus forts sont à son service ; mais bientôt, jaloux d'une telle puissance, ses défenseurs séculiers eux-mêmes ne tardent pas à la lui disputer. C'est en vain que la crosse papale, brandie comme un glaive par la main vigoureuse d'un Hildebrand, aura fait courber jusqu'au front des empereurs ; les Croisades ne sont pas finies que le sceptre, déprécié par l'abus de son autorité, s'abaisse devant l'épée, désormais triomphante, de nos monarques et de leurs pairs.

Leur domination ne durera pas plus que celle qu'ils ont renversée ; cinq siècles encore, et la tête d'un roi tombera sous le glaive de la justice bourgeoise. L'épée du Noble avait brisé les tables de pierre du décalogue ; c'est au nom de la loi des douze tables que la Noblesse est sacrifiée sur l'autel social ; l'armure du chevalier avait fait disparaître la robe sacerdotale ; la robe du clerc recouvre l'armure féodale.

Mais c'est pour un règne bien plus court encore que celui de la royauté ! Au jour même de son triomphe, le robin a senti s'appesantir sur son hermine la main brutale et nue du peuple qu'il armait pour entourer son pavois. Et maintenant déjà le peuple est déclaré souverain par ceux-là mêmes qui lui avaient demandé de le régir.

Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple, se sont donc succédé, se sont donc renversés tour à tour ; le *sceptre* brisé par le *glaive* ; le glaive brisé devant la *coupe* ; la coupe brisée par le *denier* ; voilà ce que nous dit l'Histoire de l'Europe écrite du sang de nos pères en caractères indélébiles et flamboyants.

Mentalité, Psychisme, Nerveux, Matière ; voilà les degrés sur lesquels la Tradition nous montre l'Homme Collectif,

précipité par la main brutale de l'*Hostile*, courbé sous la fatalité du *Mal !*

Et voyez comment les événements les plus inattendus ou les plus favorables, semblent avoir conspiré pour nous plonger jusque dans la désolation de l'anarchie. Affranchie des entraves tyranniques où elle se sentait périr, l'intelligence humaine, rendue à la liberté, salue comme l'aube d'un jour radieux le rayonnement superbe du XVI[e] siècle qu'elle appelle une *Renaissance.* Et de fait, pleine de jeunesse et d'ardeur vitale, la voici lancée de toutes parts à la conquête de la Vérité, de la Nature, de la Terre elle-même qu'elle ne connaissait à peine qu'à moitié ; la voici maîtresse de mille secrets que l'Homme, à ce qu'elle croit, n'avait jamais soupçonnés ; par elle, la vapeur supprime le temps, l'électricité efface les espaces ; elle remonte en ses laboratoires jusqu'aux sources de la vie ; elle dévoile à l'astronome, au fond de son cabinet, toutes les lois de l'Univers et jusqu'au poids des Mondes ; demain peut-être l'air même obéira à l'Homme pour transporter jusqu'à sa pensée invisible. Le voilà donc maître des éléments ; rien ne lui résistera plus sur terre dont il va faire enfin son paradis ?

Non, rien, si ce n'est l'Homme lui-même !

Imaginons un instant, qu'attirée par tant de triomphes et tant d'espérances, quelque Intelligence endormie dans les espaces célestes, vienne s'incarner sur ce nouvel Eden ; qu'y va-t-elle trouver ? L'abondance, la joie, la vie rayonnante, un concert de triomphe et d'amour vers l'Universelle beauté, vers la Vérité totale ?

Hélas non ! Ce qu'elle y trouvera le voici :

Cette même race blanche, qui a su pousser si loin les conquêtes de l'intelligence sur les forces de la nature, va les les utiliser de plus en plus pour la destruction du reste de l'espèce humaine : mexicains et peau rouge, dès qu'elle a découvert leur existence ; noirs d'Afrique d'abord utilisés par l'esclavage ; jaunes de l'Asie, dès qu'elle peut les

aborder avec facilité. Toutes armes lui sont bonnes à ce travail d'extermination féroce; quand le fer ne suffit pas, le poison y supplée, n'a-t-elle pas l'alcool et l'opium à son service ? poison d'autant plus lâche qu'il est plus séducteur, poison terrible aussi pour l'humanité tout entière, puisqu'il livre, dans l'ivresse, tant de malheureux à l'avidité néfaste des larves de l'Hostile !

Aussi quels fruits la race dévastatrice va-t-elle recueillir d'un abus si honteux de cette intelligence dont elle devait faire le salut de l'Homme ? Selon la loi rigoureuse du Mal, se dévorant elle-même, non seulement elle se laissera prendre aux ivresses qu'elle propage, mais elle va consacrer aussi le meilleur de sa science à produire, à raffiner les instruments de sa propre destruction. Chaque jour voit s'accroître avec le nombre de ses soldats, et la perfection de ses engins dévastateurs et les haines qui la divisent ; chaque jour redouble aussi les craintes qui déjà la menacent de la mort même que son égoïsme voulait infliger à ses sœurs pour vivre mieux de leurs dépouilles ! L'entendez-vous ce cri d'alarme qui va se propageant du Caucase aux Montagnes Rocheuses sur la lâcheté de tout le monde moderne? Demain, le *péril Jaune* doit affamer l'Europe, si toutefois les *trusts* américains lui ont daigné laisser quelque moyen de subsistance !

Mais ce sont là des dangers lointains encore ; il en est de plus immédiats et de plus terribles peut-être, où notre égoïsme implacable se voit châtié déjà sans avoir le courage de s'amender. C'est la guerre haineuse des classes où la faim même s'ajoute à l'envie et à la convoitise pour armer la main du peuple que les passions de ses conducteurs rassemblent en foule dans la misère désespérante des villes.

Par toutes les nations, dans toutes les classes, a sonné l'hallali de la curée; dans l'ivresse du désir surexcité, le concurrent s'ouvre à belles dents un chemin vers la proie disputée, déchirant tout sur son passage, sans plus connaître ni compagnons ni frères : *Strugle for life* ! Au plus fort la

vie, et malheur aux vaincus, le soleil ne luit pas pour eux ! Voilà le cri de ralliement qui retentit partout, à l'atelier, à la charrue comme au champ de bataille ! Voilà comment l'Hostile, tournant contre nous-mêmes les armes qui le devaient terrasser, a su changer en fer la branche de l'olivier, tourner en armées guerrières les chœurs joyeux rassemblés pour le travail et la vie féconde, tromper, par l'égoïste solidarité des trusts et des syndicats, la soif de l'humanité pour la grande synthèse fraternelle qui devait lui assurer la plénitude et l'immortalité de la vie !

Mais ne désespérons de rien, ce n'est pas au Mal que restera le dernier mot dans la lutte terrible où il semble nous terrasser. Si les ruses de l'Hostile ont su tourner contre nous-mêmes la fureur de notre ivresse surexcitée, la grandeur même des maux que nous nous infligeons montre assez la force que nous pouvons diriger contre lui. Il suffira de le démasquer, et c'est ce qu'entreprend de faire la Doctrine Cosmique avec la confiance du succès, parce que le temps est venu où la synthèse fraternelle des Hommes peut et doit s'accomplir pour réaliser enfin dans l'harmonie la Vie magnifique de l'Eternel par l'union immortelle de la Matière à l'Esprit.

Serrons de plus près le grand problème de ce siècle : la question sociale ; voyons ce que va nous en dire la Tradition.

En voici la racine parfaitement indiquée par l'un des auteurs les plus récents et les plus autorisés : (1)

« Une des principales caractéristiques de l'époque actuelle réside précisément dans les transformations des causes déterminant l'évolution des peuples. Alors que les facteurs religieux et politiques ont exercé pendant des siècles une influence fondamentale, cette influence a aujourd'hui considérablement pâli. Les facteurs économiques et industriels,

(1) *Psychologie du Socialisme* par Gustave Le Bon (p. 226 et suiv.)



dont le rôle fut longtemps très faible, prennent maintenant une influence prépondérante.

« Les transformations rapides de l'industrie ont bouleversé toutes les conditions d'existence... L'utilisation par les machines de l'énergie solaire condensée dans la houille a complètement transformé l'industrie. Le plus modeste des usiniers a dans ses caves plus de charbon qu'il n'en faut pour exécuter un travail bien supérieur à celui qu'auraient pu accomplir les 20.000 esclaves de Crassus. Pour les Etats-Unis d'Amérique seulement on évalue à 13 millions d'hommes et à 53 millions de chevaux ce qu'il faudrait pour effectuer les transports annuels accomplis par les chemins de fer.

« Le simple fait que l'homme a trouvé le moyen d'extraire du charbon la force que le soleil y a emmagasinée lentement pendant des millions d'années, a bouleversé entièrement nos conditions physiques d'existence. En suscitant des ressources nouvelles, il a créé des besoins nouveaux. Les changements de la vie matérielle ont bientôt entraîné des transformations dans l'état moral et social des peuples. »

Nous avons vu tout à l'heure quel mouvement descendant nous avait amenés ainsi à cette fatalité des forces naturelles que nous avons mises en mouvement et que nous ne sommes plus en état de gouverner. Le facteur religieux a disparu avec la puissance de l'Eglise et par ses propres abus ; le facteur politique s'est effacé de même avec la puissance de la noblesse ; le facteur économique s'est introduit dans le monde par la bourgeoisie qui a trouvé en lui la source de sa puissance avec l'exercice de ses réelles qualités ; elle succombe à son tour autant pour s'y être enfermée comme dans la forteresse de sa puissance égoïste, que par son incapacité à diriger les forces sociales qu'elle a dû mettre en mouvement ; car c'est par l'activité même de la bourgeoisie, c'est sous son règne et sous sa protection que la plèbe a grandi jusqu'à devenir majeure, et maintenant qu'elle réclame, à son tour, sa place au banquet social, celle qui l'a couvée sous son aile ne peut plus ni la lui fournir ni la lui refuser.

Comme ce malaise et cette évolution intéressent l'humanité tout entière, sont d'ordre Cosmique, ils ne se bornent pas aux classes naturelles d'un peuple ou de quelques nations, ils se traduisent dans les tempéraments et les rivalités des peuples eux-mêmes Sans nous étendre à en développer la preuve en montrant les peuples religieux, politiques et guerriers, Assyrie, Inde, Egypte, Grèce, Empires Romain, Germain ou Français, se succéder et s'endormir tour à tour pour laisser la prépondérance aux races ploutocrates ou productrices, depuis l'Angleterre et les Etats-Unis jusqu'au Japon et à la Chine, bornons-nous à notre temps et aux principales nations modernes de l'Europe.

Si nous laissons à part la Russie, dont l'intervention modifiera sans doute profondément dans l'avenir la situation présente, nous voyons nos peuples se partager de plus en plus nettement en deux courants principaux qui représentent le passé immédiat et le présent en formation ; ce sont ceux que suivent les peuples de *race latine* et les peuples de race *anglo-saxonne*. Les derniers, en effet, se sont élevés, selon leur tempérament, sur les principes et les agissements de la production économique, individualiste et libertaire, avec les Flamands, les villes hanséatiques et l'Angleterre. Les Latins, au contraire, auxquels se sont rattachés la Bohême, la Hongrie et l'Autriche elle-même,par l'ancien empire germanique, nous représentent les derniers restes de la domination par l'épée ou par le sceptre, c'est-à-dire la direction, par une volonté supérieure, responsable, de la société hiérarchisée et unifiée.

Aussi voyons-nous ces races latines, entraînées par la fièvre économique et ses convoitises, poussées par la nécessité, ou plutôt égarées par le sentiment du déclin de leur suprématie, se mettre à trembler pour leur vie même, et s'efforcer tour à tour d'imiter leurs rivales du Nord en pliant maladroitement leur noblesse native à la besogne du comptoir qui leur va si mal. N'entendons-nous pas tous les jours les meilleurs esprits, enfermés d'ailleurs dans les langes du positivisme moderne,

nous prêcher avec toute l'autorité de leur talent ou de leur science, l'exemple de l'Angleterre ou des Etats-Unis, comme l'unique moyen de salut dans la lutte implacable que l'économie nous prépare ? (1)

Le spectacle si clair de ces deux modes sociaux nettement opposés, comme représentants de la hiérarchie et de l'individualisme ; la suprématie croissante de celui-ci sur celle-là, s'ajoutant encore à l'involution rappelée tout à l'heure du principe religieux et à la prépondérance du travail producteur, doivent suffire à faire ressortir tout l'enseignement de l'histoire moderne.

La Société humaine qui doit réaliser l'Homme Collectif et, par lui, la Cause Cosmique, présente la même constitution et le même processus que le Cosmos : Les deux principes extrêmes d'Unité indivisible et de divisibilité individuelle y sont représentés et doivent s'unir en équilibre pour constituer l'Homme Divin et Humain. A l'origine, le Principe actif d'unité indivisible et impénétrable doit éveiller le Principe inerte de pénétrabilité et de multiplicité. En appliquant ces remarques à l'histoire de la société humaine, on comprendra facilement qu'à l'origine la masse inerte et primitive des peuples ait dû être mise en mouvement, éclairée, guidée par quelques hommes supérieurs descendus directement du Principe indivisible ; c'est ce que la Tradition nous explique par l'histoire de Kahi et de ses descendants. Ces premiers instituteurs des peuples ont formé parmi les plus élevés, des disciples qui devaient eux-mêmes instruire et seconder leurs semblables, et ainsi, de proche en proche, la lumière et la chaleur psychique, devaient s'étendre jusqu'aux dernières couches plus matérielles et, pour ainsi dire, plus animales, de la Société, pour en per-

(1) Depuis Destutt de Tracy, depuis le *Paris en Amérique* de Laboulaye, et toute sa campagne maintenant oubliée, mais à qui l'individualisme doit tant, jusqu'aux ouvrages les plus récents de Desmoulins, par exemple, ou du Dr Lebon, tous s'efforcent à modifier nos tendances, nos procédés, nos mœurs et jusqu'à notre éducation pour les adapter à l'exemple de l'Angleterre, nous menaçant de mort si nous négligeons de les écouter.



mettre l'évolution en ordre, par une initiation progressive.

Telle fut l'origine du sacerdoce, qui constituait la mission des premiers conducteurs des peuples. Mais il est arrivé, après quelque temps, que les Mages se sont égarés dans l'intelligence des doctrines qu'ils devaient préserver [comme les quatre Mages principaux trompés par l'Hostile (1)] ou se sont laissé tomber dans l'esprit d'individualité qu'ils devaient dominer [comme Amœdion dont parlent les mémoires d'Attanée (2)]. Ainsi séduits, ils n'ont pas tardé à se faire les tyrans de ceux qu'ils devaient conduire, et à susciter la révolte des chefs politiques, premiers initiés chargés de la défense de la société tout entière. C'est ainsi que la Noblesse fut poussée à détrôner le clergé rendu insupportable par l'égoïsme de son ambition ; mais, par le jeu des mêmes erreurs, la Noblesse elle-même s'est perdue pour laisser le pouvoir à la classe moyenne, économique, et ainsi de suite jusqu'à l'anarchie démagogique. Car il en est de la société comme de l'être individuel, la perte d'un de ses états entraîne aisément celle des autres et la désagrégation complète, surtout quand cette perte commence par l'élément supérieur.

C'est ce processus de décomposition que l'histoire moderne nous retrace une fois encore. L'Eglise tombée déjà au v[e] siècle dans la notion fausse et néfaste d'un Dieu personnel, ne pouvait manquer d'imposer une tyrannie insupportable aux peuples qu'elle avait d'abord rassemblés, et pour avoir failli dans sa mission, pour avoir individualisé pour ainsi dire son rôle universel, elle ne pouvait laisser à ses successeurs politiques qu'une puissance fractionnée, égoïste, incapable de s'appuyer sur des principes indivisibles. La chaîne évolutive et divine était rompue et les chaînons ne pouvaient plus que s'égrener de proche en proche.

(1) Voir page 717. 1re année de la *Revue*.

(2) Voir pages 478, 580 et suivantes. 1re année de la *Revue*.

Chacun d'eux a pu apparaître comme un principe à mesure que la chute de celui qui le précédait le plaçait en tête, mais il se détachait bientôt à son tour, emporté par son impuissant effort de relier le tout à la source première.

Voilà comment la disparition successive d'un clergé égaré et d'une Noblesse ambitieuse, a amené le règne d'une bourgeoisie que son avidité égoïste menace déjà de mort, pour ne laisser le pouvoir social qu'à la masse flottante, divisée et inerte, qui représente dans l'Humanité ce que la matière atomique et moléculaire est dans le Cosmos : le substratum, le réservoir de toute manifestation, mais aussi l'inertie et la passivité la plus complète ; le Chaos, quand l'Esprit n'y souffle plus sa vie.

Tout révèle, en effet, dans notre société actuelle, ce caractère de multiplicité, d'inertie et de fatalité qui est le propre de la matière physique. Sa mentalité est représentée par une science toute analytique dont les dernières conclusions proclament un déterminisme invincible, corrigé seulement par un évolutionisme fatal. L'implacable combat pour la vie y est le seul mobile de l'Humanité (1). Son art incertain, inachevé, maladif, passant du réalisme le plus trivial aux tentatives du symbolisme et du mysticisme le plus échevelé, est le reflet de son âme agitée, à la fois sceptique et craintive, tantôt égarée vers tous les mystères troublants, tantôt abandonnée sans scrupules à toutes les jouissances, à toutes les ivresses. Faute de l'idéal qu'elle a perdu ou plutôt qu'ont laissé perdre ceux qui la devaient diriger, notre société moderne est vouée tout entière à la production matérielle, à l'économie qui procure les joies physiques, à la spéculation échevelée, à la concurrence sans foi ni loi, à toute la fureur du combat pour la vie animale. C'est pourquoi rien n'est possible aujourd'hui sans l'argent, puissance suprême qui représente la valeur de jouissance.

(1) Voir notamment l'ouvrage précité et si remarquable à certains égards du savant Dr Lebon : *La psychologie du socialisme.*



Dans tous les états de la Constitution humaine et terrestre, dans le mental, dans le psychique, dans le nerveux et dans le physique, nous ne connaissons plus que le degré le plus inférieur, celui de la matière. Les représentants des trois autres degrés, raréfiés et trompés souvent eux-mêmes par leurs errements passés auxquels ils s'attachent, servent plutôt d'entrave au retour que de frein véritable à la descente où nous glissons.

Et cependant, l'aspiration vers l'Unité perdue reste si bien gravée au fond de nos cœurs que le mot de *Fraternité* sert d'étiquette même aux pires égarements de notre multiplicité anarchique et passionnelle. Et d'autre part un instinct nous reste, plein de promesses pour l'avenir, si perverti qu'il soit dans le présent, c'est celui d'association.

Car dans l'unité hiérarchique seulement est le salut d'une société.

Par la hiérarchie la nation, le peuple, l'humanité tout entière aussi bien que la cité ou la famille acquièrent l'unité cohérente qui fait de la société un organisme complet, unifié et durable ; chacun, mis à la place que désignent ses capacités et sa vocation, devient la cellule heureuse, saine et vivante d'un tout vivant et sain. Toutefois pour que la Vie circule et s'entretienne dans cet organisme cosmique que doit être la société humaine, il y faut encore cet élément essentiel que la Tradition nous désigne sous le nom de *pathétisme* et dont le magnétisme, qui est sa forme la plus inférieure, nous signale toute la puissance.

Le *pathétisme*, état supérieur de la matière Cosmique, constitue « ce courant rapide, pur et divin de la vie, qui, pénétrant à la fois tous les états d'être, peut seul favoriser le développement de chaque état et de chaque degré d'état. Semblable au sang de notre corps, en son courant rapide et puissant, en même temps qu'il apporte partout l'activité vitale, il emporte, il expulse toutes les impuretés, tous les résidus du travail organique. » C'est lui qui se traduit dans chaque nation par cet instinct si puissant, si indestructible

que désigne le mot assez vague de patriotisme. Or, comment ce courant précieux, indispensable à la durée de tout organisme pourrait-il y circuler, y subsister, s'y produire, sans l'unité du milieu qui le reçoit, sans un ordre harmonieux et constant qui lui permette de s'y transmettre, sans la *hiérarchie* ?

Voilà les principes essentiels que représente dans le Monde la race latine, héritière directe des premiers instituteurs de l'Humanité ; c'est sa gloire de les avoir enracinés dans nos esprits ; c'est son devoir de les défendre avec acharnement, au péril même de sa vie !

Mais la Race latine a failli dans sa mission, en l'exagérant jusqu'à la tyrannie, et c'est pourquoi sa puissance a pâli au profit de la race saxonne défenseur et représentant naturel de l'indépendance individuelle. C'est encore une loi Cosmique inéluctable que l'Intelligence humaine soit essentiellement libre, l'Intelligence, sans laquelle l'Humanité ne peut répondre à la Cause Cosmique et réaliser la fin Cosmique. C'en est une plus nécessaire encore, s'il est possible, que ce Pathétisme, qui donne au Cosmos même sa vie et sa perpétuité, soit affranchi de toute contrainte. Or, la grande erreur de la race latine, particulièrement personnifiée au dernier siècle par le génie de Napoléon, est de persévérer indéfiniment dans l'excès de sa sollicitude maternelle en maintenant par force, dans les langes de l'enfance, une société déjà majeure. La volonté puissante d'un Alexandre où d'un Charlemagne a pu se justifier peut-être pour des peuples naissant au milieu de nations vieillies et décrépites, comme les Grecs aux prises avec les empires d'Asie, ou les Barbares dans l'Empire Romain, mais ni le pathétisme, ni l'harmonie des vocations, ni la hiérarchie unifiante ne peuvent s'imposer aux nations qui ont grandi dans l'effort et l'expérience, comme était Rome au temps de César, ou l'Europe au siècle passé.

Tels sont les grands principes que défend depuis quatre siècles, avec autant de légitimité que de puissance, la race saxonne, représentant naturel et précieux de l'activité

individuelle productrice, et nous devons nous estimer fort heureux de sa prépondérance actuelle qui peut nous sauver de cette décomposition par l'anarchie où nous avons vu jadis l'empire Romain languir si honteusement pendant de longs siècles.

Mais le principe Anglo-Saxon de l'individualisme ne sera pas moins dangereux que l'excès de centralisation latine s'il prétend seul à la direction de l'Humanité; ne le voyons-nous pas déjà nous menacer d'une anarchie plus violente et plus rapide peut-être que celle de Rome, mais non moins fatale?

C'est que l'individualisme est plus impuissant encore à former les sociétés ou à en entretenir la vie sociale que ne l'est la tyrannie unitaire. Quand chacune des cellules d'un organisme prétend à l'autorité totale, le corps n'est bientôt plus qu'un cancer énorme que la gangrène fait tomber en poussière. La vie d'une société exige en effet des fonctions tellement différentes les unes des autres que leur exercice est impossible pour un même individu, et la raison en est simple; c'est que la vie sociale est la réalisation de la vie cosmique qui doit rassembler les deux pôles extrêmes de l'activité totale et de la totale inertie, de l'esprit et de la matière; c'est qu'elle doit joindre la plus haute spéculation possible pour l'homme capable de s'élever jusqu'à la Cause Cosmique, à la plus pénible des réalisations matérielles qui le met aux prises avec les profondes densités du règne physique.

La vie individuelle économique est donc incompatible avec la vie politique, et la vie productive l'est bien plus encore avec la vie spéculative aussi nécessaire à la nation qu'à l'individu. Vouloir les confondre par l'affranchissement complet et égalitaire des individualités c'est renoncer à la possibilité de trouver les directeurs, les chefs indispensables à l'unité sociale; c'est aller contre la Nature qui a soigneusement prévenu ce danger par l'inégalité de nos facultés, en même temps qu'elle la corrigeait par l'espoir si fécond de l'évolution.

L'inégalité, l'évolution, sont en même temps les facteurs

les plus indispensables de ce pathétisme que l'esprit d'individualisme égalitaire détruit radicalement. A l'espoir d'un secours efficace et constant que l'inférieur attend de son supérieur, à la joie que celui-ci ressent d'élever sans cesse avec amour celui-là sur l'échelle infinie du progrès où il se sent attiré lui-même par l'amour infini et éternel, l'individualisme ne substitue qu'un facteur implacable, terrible, répugnant, révoltant comme la mort elle-même : *le Combat pour la vie*. Et quand cet agent unique de progrès anglo-saxon aura fonctionné dans toute sa rigueur, le dernier vainqueur qui se dressera sur le cadavre de ses rivaux abattus nous fera-t-il une humanité plus heureuse et plus vivante que celle promise par le glaive capricieux du tyran unitaire ? La circulation vivifiante du pathétisme est plus impossible encore entre les cellules indépendantes que dans des vaisseaux resserrés par les bandelettes étroites du despotisme césarien ; jamais l'intérêt individuel n'engendrera la sympathie *fraternelle ;* il peut se *solidariser* ; il peut coaliser ses forces éparses, mais ce ne sera que pour rendre plus terrible et plus destructrice encore la lutte implacable de l'égoïsme individuel N'en avons-nous pas sous les yeux la preuve la plus claire dans la formation de ces *trusts* qui se dressent en face de la fédération des *grèves*, nous menaçant chaque jour davantage de nous faire périr de faim sur un monceau de richesses inconnues de nos aïeux, mais que notre égoïsme honteux ne sait plus partager.

C'est que l'individualisme peut avoir des mandataires, des représentants de sa volonté indécise et flottante, mais des chefs, mais des directeurs, mais une conscience, il n'en peut pas obtenir !

Ainsi, ni tyrannie unitaire comme dans la race latine, ni égalité individualiste comme dans la race saxonne, mais l'Harmonie dans l'Union pathétique de l'individualisme et de la centralisation, par la hiérarchie qui relie les contraires. Voilà le principe sociologique que proclame le Cosmique.

La raison en est qu'il ne fait qu'exprimer la loi Cosmique par excellence : l'Union pathétique et équilibrée des deux extrêmes dans un être éternellement perfectible, comme la seule réalisation indéfinie de l'Eternel impensable par la Vie pleine, active, féconde, immortelle.

Une pareille union ne ressemble en rien à l'unité tyrannique de la centralisation césarienne, parce qu'elle est la synthèse voulue, librement acceptée d'individualités dont l'activité s'exerce toujours pleinement, toujours responsable, toujours tenue en éveil par la perspective d'une hiérarchie indéfinie où son ambition légitime peut l'élever sans cesse. Ce n'est cependant non plus ni la division illimitée, puisque chacun y travaille pour l'unité totale et que cette unité est infinie ; ni la lutte féroce de l'égoïsme, puisque chacun y trouve l'exercice et la récompense de sa capacité totale.

Mais comment réaliser une semblable hiérarchie qui, dans l'état actuel des esprits, paraîtra sans doute particulièrement chimérique? On comprendra que nous ne pouvons répondre ici en quelques pages à pareille question : tout ce que nous pouvons faire est d'en poser les premiers principes pratiques et de faire apercevoir comment la Doctrine Cosmique tente de les appliquer le plus tôt possible avec le concours de ses adhérents.

La responsabilité morale est proportionnée à l'avancement psychique et mental ; plus un homme est pauvre en mentalité, attaché par conséquent spécialement dans son activité à la production économique et matérielle, moins il est responsable de ses actions, puisqu'il est plus exposé aux fatalités ambiantes des lois physiques et aux réactions instinctives de sa matière nerveuse. Il a donc aussi d'autant plus besoin de l'aide, du secours, de la direction de ceux qui sont, au contraire, plus riches en psychisme et en mentalité. Il lui faut des chefs. Mais ces chefs sont responsables de son bonheur et de sa direction. C'est pour lui un droit d'exiger d'eux qu'il les guide en tout ce qu'ils sont incapables de réaliser, c'est-à-dire qu'ils dirigent pour lui

la société qu'eux-mêmes nourrissent et enrichissent ; c'est un droit aussi rigoureux d'obtenir encore de ces mêmes chefs la nourriture intellectuelle et psychique qui doit les élever autant qu'ils le désirent et qu'ils le peuvent dans l'évolution que la Nature leur promet, leur demande même.

On aperçoit aisément les premières conséquences de ces principes : les inférieurs sont tenus à l'obéissance envers les chefs en tous les points où ceux-ci diffèrent d'eux et les peuvent seconder ; et cette obéissance ils ne la refuseront point parce qu'elle est la condition de l'aide même qu'ils désirent et qu'ils sollicitent. Par conséquent, plus une loi sera morale ou intellectuelle, plus elle sera impérative, plus ses législateurs seront rares aussi. Au contraire, plus une loi sera économique, plus son caractère individuel exigera que ses législateurs soient nombreux, étant plus compétents. Plus on descendra dans la production économique et matérielle, plus le suffrage devra être universel ; plus on s'élèvera, au contraire, dans les devoirs moraux et intellectuels, plus l'autorité sera concentrée. Le Principe latin dominera ici, là sera le domaine du Principe anglo-saxon.

Le Chef ne sera-t-il pas un tyran ? Non, si la hiérarchie est rendue indéfinie par l'Initiation qui relie l'Humanité à la Cause Cosmique elle-même, parce que du haut en bas de l'échelle sociale, chacun sera chef d'un plus petit que soi, mais soumis en même temps à un supérieur de qui il attend constamment et l'assurance actuelle du bonheur qu'il ne peut encore réaliser lui-même, et la direction, le secours, par l'initiation, de son évolution indéfinie.

C'est ainsi que la vie du pathétisme circule incessamment dans tout le corps social.

Tout chef a plus de devoirs psychiques et moraux et moins de droits nerveux et physiques que son inférieur ; et réciproquement, tout inférieur doit avoir plus de droits matériels et moins de devoirs moraux que ses chefs ; il est plus libre dans son individualité parce que sa fonction sociale étant moins étendue il ne s'est pas encore soumis

volontairement aux grandes lois de l'harmonie cosmique ; mais par contre il est plus soumis à la rigueur des lois positives qui limitent sa liberté par les droits de ses pairs, et plus assujetti à la fatalité des lois matérielles qu'il n'a pas encore vaincues. C'est par là que, plus faible, il a plus besoin du secours de ses chefs, tandis que ceux-ci, plus incapables d'un travail matériel incompatible avec leur travail mental et psychique aussi bien qu'avec leurs facultés, dépendront de lui pour leur subsistance physique. C'est par là qu'est rétablie l'égalité et que le pathétisme trouve à s'exercer dans l'aide réciproque. Il n'y a pas de fonction dans la hiérarchie, si humble soit-elle, qui ne soit absolument indispensable et n'ait par là sa noblesse complète. L'Impensable a besoin, pour sa réalisation, de la plus petite des formations aussi bien que de la plus grande.

Par ce dernier principe, on en aborde encore un autre aussi essentiel dans la doctrine Cosmique, celui de l'*Impersonnalité divine* et de la *Religion*.

Nul ne peut suffire à représenter la Divinité, nul ne peut, en son nom, s'imposer à ses semblables ni lui imposer les lois qu'une prétendue Divinité extérieure lui aurait dictée. Elle est en chacun de nous également et au même titre. Sans doute chacun de nous la perçoit et contribue à la réaliser dans une mesure différente, mais précisément à mesure qu'un homme la réalise davantage, sa fonction, ses devoirs deviennent plus étendus ; plus on est initié, plus on devient le serviteur des serviteurs de Dieu, sous peine de perdre immédiatement et réellement avec la puissance, tous les privilèges de l'Initiation. Telles sont les conséquences immédiates et forcées de la notion de l'Impersonnalité divine quand on l'applique à la société. Elles font du pouvoir une fonction onéreuse, pleine de responsabilité et de devoirs, comme de sollicitude, au lieu d'un pavois d'où rayonne, orgueilleuse et tyrannique, la vanité de l'égoïsme individuel.

Ces considérations fondamentales demanderaient de longs

développements que la place nous oblige à laisser à l'intuition du lecteur ; il doit nous suffire de faire ressortir comment elles supposent une initiation indéfinie qui *relie* réellement et hiérarchiquement l'Homme à la Cause sans Cause, et l'on sait comment la Tradition en explique la possibilité et le fonctionnement, c'est aussi celle que nous offrent nos maîtres.

On voit encore que, dans une société ordonnée, la Religion affecte elle-même dans sa manifestation tous les degrés de la hiérarchie ; chaque chef doit y trouver pour ses inférieurs toutes les révélations dont ceux-ci sont capables et point d'autres ; il ne doit jamais ni les éblouir d'une science qu'ils ne peuvent pas recevoir, ni leur imposer aucun mystère au nom de leur faiblesse et de leur ignorance. Il leur doit toute la vérité qu'ils peuvent supporter, mais rien que la vérité qu'ils sont capables de recevoir. La Religion doit donc avoir dans l'état une forme *initiatique ;* elle ne peut être la même pour tous que dans sa manifestation la plus extérieure, et celle-ci doit contenir toutes les autres en germe ; ainsi elle ne peut jamais être ni tyrannique ni contraire à la raison.

Si nous serrons d'un peu plus près les réalisations sociales, quelques mots peuvent nous suffire encore pour en faire apercevoir les premières nécessités :

Nous venons de voir à la fois la distance du peuple à ses chefs et leurs points de rapprochement. Ici, comme dans le Cosmos, il s'effectue en mode quaternaire par l'intermédiaire de deux autres éléments. De même que le nerveux qui s'élève au-dessus du physique, est relié au mental par le psychique ; de même la classe économique moyenne (notre bourgeoisie) soumise à la classe noble, gardienne de la magistrature et de la législation, doit servir à relier le peuple producteur à l'initié dont la fonction s'accomplit à moitié dans l'invisible. C'est ainsi que doivent être comprises nos classes sociales, également indispensables, mais chargées d'accomplir en voie hiérarchique chacune des

fonctions que nous avons spécifiées tout à l'heure, où le devoir et l'humilité grandissent avec la puissance.

Comment peut-il être possible d'établir une pareille harmonie dans le désarroi de notre société moderne ? La réponse est déjà, sans doute, dans l'esprit de nos lecteurs.

Puisque la chute successive des quatre classes sociales naturelles a commencé par la ruine de la puissance mentale et par sa disparition, c'est elle qu'il faut rétablir tout d'abord, comme la plus indispensable.

D'ailleurs la puissance de réalisation matérielle est maintenant arrivée sinon à son apogée, car elle doit être indéfinie, du moins à sa majorité complète ; elle n'a donc plus besoin de secours immédiat : sa force assurant, en outre, l'exercice du principe d'évolution, garantit l'ascension de la société vers les hauteurs de la Mentalité auxquelles elle aspire toujours davantage, c'est une impulsion sur le compte de qui nous pouvons être rassurés. Au contraire, la descente du principe opposé, de la Mentalité suprême, l'*Involution*, est ce qui fait défaut aujourd'hui, précisément parce que le Sacerdoce a sombré, noyé dans la fausse notion des dieux personnels, dans l'inondation de multiplicité individuelle qui en est résultée.

Enfin, toutes les classes sont arrivées maintenant à la vie sociale ; nous touchons au fond du quaternaire, tous ses éléments sont réalisés, nous pouvons donc lui rendre cette tête qu'il a perdue et que nous voyons indispensable à son unité vivante.

Ce qui nous apparaît nécessaire à la réalisation du Divin par l'Humanité collective, est possible aussi, désormais ; tout s'unit donc pour nous engager à l'accomplir.

Comment refaire cette tête initiatique ? En nous rattachant en ordre aux hiérarchies et par elles à la hiérarchie suprême, maintenant cachées, mais qui n'ont jamais péri dans le désordre des révolutions sociales et qui nous offrent aujourd'hui de toutes parts l'initiation à tous ses degrés.

C'est l'œuvre à laquelle nous convient les Maîtres qui nous donnent actuellement la Tradition, avec le désir de nous instruire d'abord, autant que nous pouvons l'être, de l'ésotérisme véritable, avec l'espoir de nous former ensuite le plus tôt possible, autour de cette vérité, en groupes hiérarchiques. Ils nous convient à l'initiation non seulement théorique mais pratique aussi, ils nous veulent capables de travailler avec eux jusque dans l'invisible pour la réalisation harmonique de la société et par elle pour l'avènement sur terre de l'Homme Divin et Humain qui doit manifester, enfin et pour l'Eternité, l'Ineffable CAUSE SANS CAUSE.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS (*suite*).

LE NÉOPHYTE (*suite*)

Quand, douze minutes environ après, la lumière saphirine pâlit et quand nous regardames vers le trône, le jeune étranger n'y était plus, il n'était pas non plus sous le dais ni au milieu de nous. Mais sous le dais, au pied des marches qui conduisaient au trône blanc, nous vîmes, étendu comme endormi, un adolescent qui était vêtu comme ceux qui aspirent à être néophytes.

Celui qui avait la direction des néophytes s'approcha de lui, puis se retournant nous dit :

— C'est Aloh, un tout jeune homme qui est arrivé hier seulement ; il nous a dit qu'il était étudiant, que depuis son enfance il cherchait la sagesse et il nous a prié de le recevoir dans la maison de probation pour qu'il pût entrer un jour, s'il en était jugé digne, dans la maison des néophytes.

Alors je dis au Mage en chef :

— Si cet adolescent n'était pas à part il n'aurait pu gravir les marches du dais dans la grande splendeur.

Le Mage alla donc à l'adolescent et lui dit :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour vous servir, répondit-il.

— Comment, reprit le Mage, vous qui n'êtes pas encore reçu comme néophyte de la première année et n'êtes des

nôtres que depuis hier seulement, comment pouvez-vous servir dans ce Conseil solennel ?

L'adolescent demanda :

— Entend-on tout ce que je dis ici comme si mes paroles n'étaient pas prononcées ?

— Assurément, répondit le Mage ; personne ne répètera ce que vous dites ici.

Alors il dit :

— Je suis de ceux dont le corps est préservé comme l'enveloppe de l'entité de leur être et qui sont, en apparence, comme ceux dont la vie s'est enfuie ; néanmoins nous vivons. Je suis venu ici à la parole de quelqu'un à qui j'appartiens et que j'aime, de quelqu'un qui m'a éveillé pour un temps.

— Ceux qui viennent par obéissance, pierre de touche de l'humilité, sont les bienvenus, dit le Mage. Dites-nous donc comment vous pouvez nous servir ?

L'adolescent répondit :

— Dans la continuité de cette immobilité vivante, dans laquelle tous les états d'être plus raréfiés sont dormants (comme le corps), j'ai évolué jusqu'à l'état plus dense que l'état nervo-physique, c'est-à-dire jusqu'à l'état dont Doh a privé Kahi et Kahie avant qu'il les eût rejetés sur la terre sur laquelle nous sommes maintenant.

Alors j'allai à l'adolescent et prenant sa main dans la mienne lui dis :

— Ce que vous nous dites est du plus profond intérêt. Dites-moi, si vous le pouvez, ce que vous voyez dans cette densité qui est le véritable état physique dont l'homme est depuis si longtemps dépouillé.

— Dans cette densité-là qui est plus grande que celle de la terre et de l'homme, répondit-il, tout ce qui paraît être solide et opaque à ceux qui sont dans l'état d'être nervo-physique est pour moi poreux et transparent ou semi-transparent suivant que les objets que je discerne sont d'une densité plus ou moins grande ; par exemple, les métaux les plus légers sont transparents et les plus lourds sont semi-

transparents, mais rien n'est si opaque que je ne puisse distinguer ce qu'il enveloppe, comme on peut voir un objet à travers une légère brume. Mais ma vue est bornée à la densité nervo-physique, et le bleu du ciel et les nuages et les degrés de raréfaction moindre qui sont sous la terre me sont invisibles.

Alors je dis au Mage en chef qui se tenait debout à côté de nous :

— Il est étrange que nous n'ayons jamais appliqué à l'égard de nos voyants et clairvoyants ce que nous savons si bien : que ce qui pour nous est poreux et par ce fait semi-transparent ou transparent, est d'une densité moindre et non plus grande que nous-mêmes. En vertu de quelle loi donc entrançons-nous nos sensitifs pour qu'ils voient avec les yeux d'un état plus raréfié ce qu'ils ne peuvent pas voir avec leurs yeux nervo-physiques et attendons-nous d'eux qu'ils voient ainsi au-dessous du sol ?

L'atmosphère respirable est transparente ou gazeuse, c'est-à-dire semi-transparente pour nous parce qu'elle est d'une densité beaucoup moindre que nous, mais si nous pouvions vivre dans l'éther, cette même atmosphère paraîtrait opaque et solide parce que sa densité serait plus grande que la nôtre.

Alors subitement, la pensée que ce jeune étranger qui avait pris sa place sur le trône blanc avait amené ici cet adolescent pour qu'il cherchât Ashe Mim, occupa ma mentalité tout entière et me remplit d'espérance.

Tenant affectueusement sa main dans la mienne, je lui dis :

— Voulez-vous venir au Palais avec moi ? Vous ne serez dérangé par personne car je veillerai moi-même sur vous.

— C'est à Oannès Attanée que je suis envoyé, répondit-il.

Alors je dis au Chef des Mages :

— Puisque celui qui peut prendre place sur le trône blanc a amené Aloh ici, et puisque le Conseil solennel a été convoqué afin que nous trouvions le moyen de recouvrer

Aishe Mim, je ne doute pas que ce jeune étranger ne nous aide efficacement.

— C'est aussi ma pensée, répondit-il. Puis il signifia aux Mages qu'ils étaient libres de partir.

Ils en furent contents, car chacun d'eux éprouvait le désir d'être seul et de méditer sur la chose merveilleuse qu'ils avaient vue.

Dès qu'ils furent partis, je donnai ma main droite à Aloh en disant : — Levez-vous et mettez votre main gauche sur mon épaule et allons à notre habitation. »

Il s'appuya sur mon épaule droite et nous entrâmes dans le palais. Nous allâmes dans une petite chambre à coucher où j'avais l'habitude de me reposer quand je désirais le silence et la solitude, à l'époque des recherches occultes ou de l'étude philosophique qui, chez nous, alternaient toujours avec la recherche pratique et l'effort sincère pour obtenir la preuve réelle ou au moins probable. Nous estimions, en effet, qu'une théorie, quelle que soit sa sublimité. son idéalité ou sa beauté n'est d'aucune valeur pour ceux qui ne peuvent pas trouver le moyen de la vêtir ou de la matérialiser, de façon qu'elle puisse être amenée dans la sphère de ce qui est mentalement, psychiquement, ou nervo-physiquement utile à l'homme.

Or, quand j'eus mangé et bu avec Aloh du pain et du vin fortifiant qui ensemble nous donnèrent le calme et la sensation du repos et du bien-être, je lui dis :

— Puisque vous n'êtes arrivé que depuis peu et puisque vous ne parlez pas la langue de notre peuple, il n'est pas probable que vous ayiez entendu parler de la disparition de la jeune fille qui devait se marier aujourd'hui avec le Roi.

Il répondit :

— Je n'ai rien entendu dire, m'étant tenu à l'écart jusqu'au moment où le Mage chargé des étrangers qui désirent être néophytes pût me désigner une place.

Alors je décrivis Aishe Mim et lui demandai de chercher dans les endroits profonds de la terre, aussi loin que sa

vision physique s'étendrait et de me dire s'il voyait quelqu'un qui lui ressemblât. S'il ne voyait rien, je l'emmènerais ailleurs pour qu'il cherchât de nouveau.

Tout en parlant, j'étais conscient de la présence d'un être qui, à en juger par l'effet puissant qu'il me produisait, ne pouvait être que Doh qui était revenu et qui voulait reprendre possession du corps qu'il avait quitté.

Je sortis, emmenant avec moi Aloh sur lequel je savais que la présence de Doh ou de tout être dans l'état nerveux n'aurait aucune influence. Je trouvai le Mage en Chef qui m'attendait dans le vestibule.

— Que le Roi vienne au milieu de nous, dit-il, car tous ceux qui étaient présents au Conseil solennel sont assemblés en Ordre hiérarchique dans la chambre de lutte.

Nous allâmes ainsi à cette chambre souterraine qui, il y avait quelque temps, m'avait été si fatale. Les mages s'attendaient évidemment à ce que je fusse obligé de lutter avec Doh pour la possession de l'état nervo-physique.

A mon entrée tous se levèrent, et un des quatre qui venaient après le Mage en Chef en autorité dit :

— Doh, selon le dire de Ben Ishra le voyant, est revenu de l'état nerveux afin de rentrer dans le corps nervo-physique dans lequel il entra, ô roi, quand de votre propre volonté vous l'avez quitté pour lutter avec lui dans l'état d'être nerveux. En conséquence nous nous sommes assemblés ici afin de vous aider selon notre pouvoir.

Je les remerciai chaleureusement de leur prévoyance ; les quatre quittèrent alors leur place au milieu des douze et pénétrèrent dans le cercle avec moi, puis les autres se retirèrent.

On alluma les lampes ; il y avait alors quatre fois douze lumières, chacune des douze lampes consistant en quatre sphères de lumière, rouge, carmine, topaze rose et bleue, couleurs symbolisant les états de l'homme nervo-physique, nerveux, psychique et mental.

Alors, selon la coutume les quatre se tinrent debout en

carré autour de moi et dirent l'un après l'autre à voix basse :

— Oannès Attanée, si vous répondez de votre sincérité, luttez et prévalez ; sinon, sortez de notre milieu et ne luttez pas.

Je répondis :

— J'ai manqué à la sagesse par mon désir de la connaissance mais je n'ai pas conscience d'avoir manqué à la sincérité.

Les quatre se retirèrent et se postèrent juste en dehors du cercle des lampes, à l'est et au nord, à l'ouest et au sud. Bientôt une douce splendeur carmine et l'arome d'un parfum doux et pénétrant annoncèrent la présence de Doh ; le son d'une mélodie enchanteresse que chantait doucement une voix prouvait qu'il n'était pas seul.

Au même instant je me sentis pour ainsi dire entortillé dans une sensation de chaleur et de bien-être et la douce lumière et la sensation de bien-être et de chaleur produisirent en moi l'inclination au sommeil.

Cette manifestation de lumière, de son, d'odeur et de sensation me prouvait aussi que Doh, quoique venant certainement dans l'état nerveux puisque je possédais l'état nervo-physique dans son intégrité, était entouré d'une aura humaine au moyen de laquelle cette lumière, ce son, cette odeur et cette sensation étaient amenés dans la sphère de sensitivation de mon état d'être nervo-physique, car je savais que ni moi-même, ni ceux de la hiérarchie ne souffriraient que Doh ou même un être quelconque de l'état nerveux pénétrât dans leur aura, sauf par leur propre volonté ou désir.

Alors je compris que le mode de combat de Doh, au moins pour l'instant, était de m'attaquer par les sens et de me pousser ainsi au sommeil.

Ces paroles du Mage en Chef dont c'était l'office de garder les cercles hiérarchiques dans la puissance et la force de l'ordre : « En garde », démontrèrent que tous sensitivaient la présence de Doh et de son entourage.

L'office du Mage en Chef dans les cercles combattants offrait une grande responsabilité, car il arriva parfois que les êtres hostiles qui entraient sans être appelés, au lieu de lutter avec celui qui était dans le cercle, dirigeaient leur pouvoir contre les quatre qui se tenaient debout en dehors du cercle, ou contre le Mage en Chef lui-même ou contre ceux qui étaient assemblés avec lui, leur dessein étant de laisser celui qui se trouvait dans le cercle seul et sans protection.

Mon plan de résistance était celui qui était connu comme " la résistance matérielle " ; c'était la plus difficile mais la plus efficace de toutes les méthodes de lutte, la plus difficile à cause de l'empire sur soi-même et de la domination des sens qu'elle exigeait ; la plus efficace parce qu'aucun être en dehors du nervo-physique ne peut influencer celui qui refuse de s'extérioriser par sensitivation ou expansion des sens, même dans sa propre aura. Aussi, un des plus grands parmi les Hostiles qui avait attaqué Mach-Mach luttant de cette façon et qui avait été ainsi épuisé et forcé de se rendre et de le servir, avait-il déclaré : « Celui qui résiste ainsi est appelé notre pierre d'achoppement et notre rocher d'offense ».

Je luttai ainsi pendant trois jours et quatre nuits avec Doh pour l'état d'être nervo-physique à la manière de " la résistance matérielle " et ce ne fut qu'à l'aube du quatrième jour qu'il me quitta ; non pas que lui-même fût excédé, mais parce que les moyens d'action sur les sens grâce auxquels il espérait prévaloir contre moi lui manquaient.

Aussitôt qu'il se fut retiré de la salle de lutte, la réaction de l'immense tension que ce mode de résistance matérielle impose fut trop forte pour moi et je m'évanouis au milieu du cercle où je fus soutenu par les quatre qui y étaient rentrés.

J'appris plus tard, à ma grande douleur, que les Mages qui étaient postés à l'ouest et au sud, cédant subitement à un relâchement des sens, étaient tombés dans un sommeil profond dont ils ne s'étaient plus réveillés.

Quant à moi, je revins à moi dans le Palais du Mage et

ma première question à ceux qui veillaient sur moi et me soignaient fut :

— Aloh a-t-il recherché et trouvé Aishe Mim ?

Ils répondirent :

— Aloh a cherché avec soin, mais Aishe Mim n'est pas cachée dans les lieux profonds ; néanmoins Aloh nous a enseigné, au sujet de l'enveloppement le plus matériel de la terre, des choses merveilleuses que le transcripteur des registres rares a transcrites dans notre langue qui voile la langue sacrée ; ce registre vous sera présenté, ô roi, à l'époque convenable.

Alors je demandai :

— Et les 144 desquels les chefs de Doh sortirent et dans lesquels les âmes du lieu de repos des âmes dûment vêtues entrèrent, ont-ils été attaqués par ceux dont ils furent pendant quelque temps l'habitation ?

Il répondit :

— Avant que les Cercles hiérarchiques fussent formés dans la salle de lutte, le Mage en Chef prit toutes les mesures nécessaires pour le bien-être des 144 dont les corps nervo-physique sont la demeure des réincarnés, de sorte que, grâce à la sainteté et à la pureté des réincarnés, aucun hostile n'a pu prévaloir contre eux ; mais ces précautions étaient nécessaires à cause de leur manque de dualité d'être. Quand les passives qui, ainsi que vous nous l'avez appris et ainsi que les enfants incarnés de Mach Mach l'ont vu, dorment profondément dans le lieu de repos des âmes, seront unies à ceux dont elles sont une partie et seront réincarnées elles aussi, alors, selon l'avis de ceux qui ont la connaissance et la sagesse, aucun être extra nervo-physique ne pourra plus les toucher.

— A-t-on vu de nouveau, demandai-je, le jeune homme qui est entré au conseil solennel et a pris place sur le trône blanc ?

Il répondit :

— Le Mage en Chef l'a vu cette nuit dans une vision et a parlé avec lui, mais ce qu'il a dit est réservé pour vous, ô Roi.

Alors je fis appeler le Mage en chef et quand nous eumes congédié ceux qui m'avaient veillé et soigné il dit :

— Dans la vision que j'eus cette nuit, ce jeune homme en vêtement blanc, aux yeux violets veloutés et aux cheveux de la couleur de l'avoine mûre, a conversé avec moi de mentalité à mentalité :

« Dites à Oannès Attanée, votre roi, qu'Aishe Mim n'est pas dans l'état nerveux, qu'elle n'est pas non plus dans un lieu souterrain. Doh, par sa connaissance et sa puissance occultes a désintégré sans douleur les degrés nervo-physique, nerveux et psychique de l'état nervo-physique d'Aishe Mim pendant qu'elle dormait du sommeil de transe et elle est maintenant dans le degré de mentalité de cet état. Ce degré, comme tous les degrés des états d'être est en lui-même quaternaire et par conséquent capable d'une individualisation parfaite, quoique la connaissance de ce fait n'ait été que rarement utilisée par les individus peu nombreux qui ont acquis ou reçu cette connaissance importante. Il en est ainsi parce que, chez les étudiants de l'occulte, l'homme est ordinairement la dernière considération de l'homme, de sorte que, tandis qu'ils se perdent en des efforts comparativement inefficaces et inutiles pour pénétrer ce qui, dans l'intégrité de leur être, est pour eux le monde de l'invisible et du non sensitivable, ils ignorent la nature et les besoins de l'état nervo-physique dont la conservation seule leur rend possible cette intégrité d'être ; tandis qu'ils s'épuisent à essayer de soulever le voile qui leur cache l'outre-tombe, ils sont eux-mêmes consignés à la tombe et cessent d'être hommes ».

Quoique j'eusse conscience qu'il parlait sagement, je ne fis que peu attention à ses paroles car mes pensées se concentraient sur ce que le jeune homme en vêtement blanc lui avait dit pendant la vision de la nuit.

Dès qu'il eut finit de parler je dis donc :

— Puisque les degrés mental, psychique et nerveux de l'état nervo-physique sont chacun quaternaires en eux-mêmes et ainsi capables d'individualisation, l'homme peut donc par

développement retenir ces degrés d'être dans l'intégrité mentale de son moi mental, psychique ou nerveux même lorsqu'il est privé des parties nervo-physiques quaternaires ou, selon quelques-uns, triples du degré nervo-physique qui actuellement est, presque sans exception, son enveloppement matériel extérieur et le plus dense.

S'il en est ainsi, celui qui a pu sauver de l'Hostile les degrés quaternaires nerveux de son état nervo-physique peut, après leur séparation de leur enveloppement matériel, continuer à être en rapport avec le pathotisme dont l'éternité est équilibrante, avec l'atmosphère rendue incandescente par friction qu'on appelle lumière, ou avec la friction moins rapide du son.

Jamais jusqu'à présent je n'avais conçu l'efficacité de cette conservation des moi mental, psychique et nerveux qui sont dans la zone directe d'influence de l'homme et de nul autre, lesquels moi désincarnés, l'homme peut atteindre et perfectionner par l'évolution de soi-même ou, par ce qui est beaucoup plus efficace et rapide, par l'évolution en dualité d'être.

Ainsi, même avant l'époque de la restitution où l'homme sera immortel dans son intégrité d'être, ces « moi » qui étaient comptés comme mortels auront évolué jusqu'à l'immortalité ; ces moi mental, psychique et nerveux formeront l'entourage immédiat toujours croissant et se perfectionnant de la terre ; ils seront comme une barrière vivante entre l'homme dans son intégrité d'être et la région des infiniment petits, semblables aux larves, qui sont utilisés par l'Hostile ; or, puisque c'est de cette région des larves que les animalcules, qui dévorent l'homme pendant qu'il vit encore et finalement causent sa désintégration, tirent en grande partie leur nourriture et leur soutien, leur couper le chemin de cette région diminuera graduellement leur nombre et leur voracité.

Puisque Aishe Mim est dans le degré de la mentalité de l'état nervo-physique, faites donc avec moi comme Doh a fait avec Aishe-Mim afin que je sois avec elle dans ce degré

dans la perfection du moi ; de cette façon je pourrai retrouver et garder Aishe Mim et savoir si elle est bien Ma-Vasha. En même temps je verrai s'il est vrai que l'on puisse évoluer la densité humaine de la mentalité de façon à atteindre et retenir le moi séparé et parfait.

Comme je parlais ainsi, je vis que le visage du Mage en chef qui était très courageux, mais sage et prudent aussi, se troublait ; après un temps de réflexion il répliqua :

— La théorie n'est pas la pratique et quoique j'estime que l'acquisition et la conservation des degrés quaternaires ; mental, psychique et nerveux, de l'homme soient possibles à ceux qui sont hautement évolués, je n'ai aucune expérience pratique en cette matière ; j'hésite donc devant la responsabilité d'assumer la tâche de séparer vos « moi », alors même qu'il serait dans mon pouvoir de le faire.

— Puisque, répondis-je, partout dans l'Ordre sacré ma volonté est la loi, et puisque les Hiérarchies unies ont le pouvoir de me destituer et de choisir un autre à ma place si ce que je désire et veux est considéré par elles comme une violation de la loi de charité et par conséquent comme illégitime, il ne reste que deux voies : ou obéir à ma volonté ou soumettre cette volonté aux Hiérarchies unies pour qu'elles puissent juger si elle est contraire ou non à la loi de charité. Je comprends d'ailleurs votre hésitation.

Retirez-vous donc, examinez ma volonté et mon désir méditativement, consultez qui vous voudrez parmi nous et lorsque vous aurez décidé ce que, en toute sincérité, vous estimerez être la meilleure voie, venez me dire votre décision.

Il me quitta et je restai seul. Alors je pensai longuement et profondément, et de la pensée active je passai à la méditation et de la méditation à la contemplation, comme j'étais certain que le Mage en chef ferait également

Il n'était pas midi quand il m'avait quitté et ce ne fut qu'à l'apparition de la première étoile qu'il revint. Son visage était pâle mais très calme ; je l'invitai à s'approcher de moi et lui dis aussitôt :

— Parlez librement car votre sincérité est connue de tous.

— Cette responsabilité est trop lourde pour moi, répondit-il. Par conséquent il reste aux Hiérarchies unies de dire si dans l'imperfection actuelle de notre connaissance il est légitime ou non que vous tentiez cette séparation des « Moi ».

Alors je pris sa main dans la mienne et lui dis :

— Ne soyez pas troublé car, quoi qu'il arrive, vous me toucherez toujours de près et me serez précieux comme ci-devant.

— Qu'arivera-t-il, demanda-t-il, en me serrant la main affectueusement, si les Hiérarchies unies décident qu'il est illégitime d'essayer de vous séparer de vos « moi » parce que la première loi de la charité exige de l'homme qu'il retienne son intégrité d'être ?

Je répliquai :

— J'accorderai la plus grande attention, non seulement avec mes oreilles mais aussi avec mon entendement, à toute parole qui sera proférée par la bouche des Hiérarchies unies ; c'est alors seulement que je pourrai annoncer ma décision finale dans cette matière que comme vous je sais être d'une extrême gravité.

Alors voyant son regret de me quitter, je l'invitai à partager mon repas du soir ; il but de mon calice, partagea le pain que je rompis, et quand, à minuit nous nous séparâmes nous étions tous deux réconfortés.

***

Je vous ai dit tout ceci, ô Fohi ben Vofhi, parce que je ne connais personne plus digne que vous de recevoir ce que j'ai appris par expérience dans mes vies d'outre-tombe et parce que je désirais perpétuer cette connaissance qui pouvait selon moi être utile aux hommes mes semblables.

Quant à mon expérience relative à ce qui touche si profondément le bien-être de l'homme c'est-à-dire au moyen d'évolution des degrés mental, psychique et nerveux de son état nervo-physique dans la perfection de son moi ; quant à

ma découverte de Ma-Vasha et à notre séjour dans le degré de la mentalité, ensuite dans le degré psychique et finalement dans le degré nerveux de l'état nervo-physique ; quant à l'expérience personnelle que nous y avons acquise, le manque de temps m'oblige à en réserver le récit jusqu'à ce que j'aille dans votre pays comme vous êtes venu dans le mien, ce que j'ai le dessein de faire dans quatre lunes.

QUATRIÈME PARTIE

DIVA PRÉGAYA.

Vous m'avez fait bon accueil en votre palais, le palais qui est au centre de votre royaume, ô roi des Initiés qui êtes comme le cœur et le cerveau du corps que forme votre peuple de la tête aux pieds. Très merveilleux vous êtes, équilibré en Charité et en Justice.

Il vous a plu de désigner ce temps-ci, où la quatrième lune de l'année est âgée de sept jours, pour que je vous raconte ce qui m'est arrivé pendant ma recherche de Ma-Vasha dans les degrés nerveux, psychique et mental de l'état nervo-physique. Je vous confie ce récit à vous seul, avec grand plaisir, afin que vous le transmettiez par tradition à ceux que vous estimerez les mieux préparés à recevoir la connaissance. Elle est d'une importance capitale pour l'homme parce que celui qui peut conserver son individualité dans les degrés nerveux, psychique ou mental de son état nervo-physique, appartenant encore à la terre, reste un obstacle à la domination des divinités personnelles qui sont les ennemies de la terre et de l'homme.

. . . .

Une lune avait crû et décrû depuis l'instant où le Chef des Mages m'avait quitté pour s'informer de la décision prise par la Hiérarchie intégrale au sujet de la légitimité de la séparation de mon être nervo-physique.

Le troisième jour de la nouvelle lune, le principal Mage me rejoignit au moment où je venais d'entrer dans le jardin

des oliviers, à l'heure où les étoiles scintillaient et quand le fin croissant de la lune ornait les cieux. A la vue du Mage, mon cœur battit rapidement car je savais les conséquences des nouvelles dont il était le porteur.

Après que nous nous fûmes salués je dis :

— Tout va-t-il bien ? Parlez ! Ne me cachez rien, que ce soit bon ou mauvais.

Il répondit :

— Voici la parole des Hiérarchies intégrales, les deux qui nous l'ont transmise sont d'une intégrité supérieure : « Dites à Attanée Oannès : Connaissant les difficultés et les dangers de cette séparation de l'état d'être nervo-physique que vous désirez et voulez essayer, nous ne pourrions, en toute justice, vous accorder notre approbation si votre désir provenait de tout autre motif que la recherche de votre dualité d'être ; mais puisque votre désir est uniquement de retrouver Ma-Vasha et de réunir votre être au sien, nous estimons que la Charité et la Justice sont à la fois avec vous, dans votre tâche ardue. En conséquence, et conformément à la décision du suprême Conseil, réuni sur les hauteurs neigeuses où furent déposés les corps de Kahi, de Kahie et de leurs descendants immédiats, vous êtes libre, sous certaines conditions que le porteur de cette décision vous fera connaître, de tenter cette expérience pour laquelle nous vous souhaitons tous un plein succès. »

Le Principal Mage, à qui je n'avais pas caché mon grand désir de recevoir une réponse favorable des Hiérarchies Intégrales, voyant que je demeurais silencieux et pensif, me dit :

— Si, pendant mon absence, il est survenu quelque chose qui ait forcé notre roi et chef à abandonner son projet, qu'il le dise et je ferai connaître son changement de dessein à ceux de la part de qui je viens ; loin de s'en attrister, ils s'en réjouiront parce qu'ils connaissent le grand danger d'un pareil essai.

— Mon désir et ma volonté augmentent toujours, répondis-je, mais si je cours ce risque il faut que je me rende nettement

témoignage de ma sincérité même. Si grand que soit mon désir de retrouver Ma-Vasha, par justice aussi bien que par amour, puisque c'est par ma propre imprudence que ce malheur lui est arrivé, ce n'est pas là, cependant, le seul objet de mon entreprise. Il en est un autre qui balance au moins le premier: c'est l'acquisition de la Connaissance; non pas, autant que je sache, dans un but égoïste, mais afin de pouvoir aider efficacement la terre et l'homme.

Le principal Mage répondit :

— Personne ne peut nous juger comme nous pouvons nous juger nous-mêmes.

Lors de sa première expérience, mon roi dans son ardeur pour la connaissance, en oubliant tout pour elle, a sacrifié la reine et s'est presque sacrifié lui-même. Il est connu de tous que plus le degré dans lequel se fait l'expérience est dense, plus grand est le danger et par conséquent plus la prudence est nécessaire; il serait bon qu'aucun danger inutile ne fût couru.

Je ne répondis pas directement parce que je ne savais que dire, mais je lui demandai les conditions auxquelles les Hiérarchies Intégrales sanctionneraient l'essai que je désirais tenter.

Le principal Mage répondit :

— La condition est qu'ils aient la garde absolue du degré nervo-physique de l'être du roi, degré dont il devra nécessairement s'extérioriser pour entrer dans le degré d'être nerveux. Eux seuls, en effet, peuvent être responsables de la sûreté de cet enveloppement extérieur parce qu'ils possèdent, l'expérience le prouve jusqu'ici, toute la connaissance nécessaire pour la conservation de ce corps.

— Et cette méthode de conservation ?

— Elle nécessitera votre départ d'ici pour le fleuve sacré qui jaillit des hauteurs des Monts Ernodé. Si le roi se décide à y aller, quelqu'un qui m'a été envoyé et qui demeure dans ma maison le conduira à la Hiérarchie de l'Indus.

— J'irai certainement avec celui qui a été envoyé, parce

que je désire depuis longtemps voir cette hiérarchie célèbre. Suis-je libre d'emmener avec moi qui je veux ?

— Non. Quiconque s'y rend pour un pareil objet doit aller seul.

— Je comprends. Soit !

Nous nous embrassames et le principal Mage retourna chez lui.

Je m'étendis dans ma chambre, non pour dormir mais pour méditer sur le passé, le présent et, autant qu'il m'était possible de l'entrevoir, sur l'étrange avenir qui m'attendait.

Il ne devait être guère plus de minuit lorsque, toujours étendu sur ma couche, les yeux fermés, je sentis près de moi la présence de quelqu'un.

En réponse à ma question : qui est là ? une voix répondit, en murmurant si bas qu'on l'entendait à peine :

— Celui qui est envoyé par la Hiérarchie sacrée pour être votre guide. Levez-vous donc si votre désir est de me suivre, car je ne dois pas attendre jusqu'à l'aube.

— Soit, répondis-je. Attendez-moi dehors ; je vous rejoindrai bientôt et nous partirons ensemble.

— Votre mission est dangereuse, répondit-il toujours aussi doucement ; songez à présent comment vous pourrez le mieux effectuer un voyage d'où peu de voyageurs reviennent.

Alors il se retira et j'entendis la porte se fermer derrière une ombre à peine visible à la faible clarté des étoiles.

Comme personne ne devait m'accompagner, j'avais préparé seulement quelques vêtements de rechange et un petit sac de froment germé et séché. C'est la plus sustentatrice des nourritures ; en cet état, le froment contient les éléments propres à sustenter non seulement la substance cérébrale dans ses deux lobes, mais aussi ses ramifications étendues comme des racines de plus en plus minces et divisées, jusqu'aux extrémités mêmes du corps, et qui sont, en fait, ce que toutes les autres parties revêtent et manifestent plus ou moins parfaitement.

Au bout de quelques minutes je rejoignais mon compagnon et nous sortions ensemble dans la nuit noire sans lune : nous ne rencontrames personne, et j'en fus bien aise car tout adieu, dans de telles circonstances, eût été pénible.

Je fus étonné, néanmoins, que le principal Mage ne fût pas là pour m'attendre.

Les premières lueurs blanches de l'aube éclairaient légèrement l'horizon lorsque, suivant la direction prise par mon guide, nous eumes quitté la Cité par la porte du Sud, et qu'après avoir gravi une avenue d'oliviers, symbole d'abondance et de paix, nous atteignimes le sommet de la colline. Instinctivement je me retournai pour jeter encore un regard affectueux, le dernier peut-être, sur la cité qui avait été pour moi le théâtre de tant de joies, de tant de souffrances, de tant d'espérances, mais de bien des déceptions aussi ; le théâtre de mon amour et celui de la perte de ma bien-aimée !

Etrangement ému, je pleurai.

Le faible chuchotement de mon compagnon interrompit mes nombreux souvenirs.

— Ceux qui me suivent, dit-il, ne doivent pas regarder derrière eux, ils ne doivent pas non plus paraître sans voile dans les voies fréquentées par les hommes ; détournez donc votre regard de la Cité et voilez-vous comme je suis voilé moi-même.

Ce disant, il jeta sur ma tête un léger voile de couleur, à peine plus matériel que ces toiles d'araignée si légères, si finement tissées qui, suspendues en festons sur les arbres et les buissons, sont si belles à voir quand elles sont parsemées de rosée ! Ce voile était de la fine toile qu'au pays de Brahma les anciens tissaient en vêtements de beauté et que nous croyions perdue.

Toujours désireux de m'instruire, je touchai le coin léger, mais résistant de mon voile pour l'examiner à la clarté du jour qui augmentait graduellement, puis, m'adressant à mon compagnon, je lui demandai si ce voile était ancien ou s'il possédait encore l'art de tisser les fils de la Vierge.

— Ne questionnez pas, répondit-il, ne vous occupez pas non plus de ce que vous voyez ou de ce que vous entendez ; celui qui va accomplir une tâche pareille à celle que vous avez entreprise volontairement a certes d'autres sujets de réflexion que le passé irrémédiable, ou le tissage des toiles d'araignée.

Nous marchames donc en silence, mais, soit parce que mon guide l'avait défendu, soit pour quelque cause indéfinie et persistante, mon désir de regarder en arrière devint de plus en plus fort, et comme je lui résistais j'éprouvai l'envie non plus seulement de regarder mais de retourner même en arrière, et cette envie devint si forte qu'arrivé à un endroit où une descente longue et continue allait dérober définitivement à ma vue la scène familière, je m'arrêtai ! J'allais exprimer ouvertement mon intention de retourner, quand, pour la deuxième fois, mon compagnon parla :

— Vous avez bien fait de vous arrêter, Attanée Oannès, dit-il ; regardez, voici les ânes que j'avais commandés.

En regardant dans la direction qu'il m'indiquait, je vis sortir d'un bosquet d'oliviers les deux animaux conduits par deux hommes qui portaient le costume ordinaire des paysans.

J'allais répondre que j'avais changé d'intention et que je voulais retourner à la Cité, lorsque mon guide me prit affectueusement la main.

— Vous hésitez devant l'épreuve qui approche, dit-il, c'est très naturel car le danger est grand et le résultat plus qu'incertain. Vous n'avez qu'un mot à dire ; je paierai ces hommes et je les congédierai ; nous reviendrons ensemble à la Cité et vous réfléchirez plus profondément avant de prendre une décision. Si, alors, vous êtes déterminé à abandonner votre projet, ce qui sera selon moi une preuve de votre sagesse, vous rentrerez seul ; moi je m'en irai et je dirai à ceux qui m'ont envoyé votre changement de dessein.

Tandis que mon guide parlait ainsi avec calme et raison,

ses paroles produisirent l'effet opposé à celui attendu car je perdis immédiatement toute envie de retourner et je répondis brièvement :

— J'accomplirai mon projet.

Puis, avançant lestement j'allais monter sur un des ânes quand l'homme qui conduisait l'animal par la bride me dit :

— L'autre âne est plus digne de vous.

L'homme qui conduisait le deuxième âne s'avança alors et je montai sur l'animal. Mon compagnon monta sur le premier et dès qu'il eut congédié les deux hommes nous nous dirigeames vers l'Orient sans que j'eusse regardé en arrière.

Nous allames ainsi, changeant de montures quand l'occasion se présentait, jusqu'à la Cité des Palmiers qui était une des principales résidences des Hiérarchies. Là, j'exprimai le désir de m'arrêter pour la nuit ; il y avait là un certain Mage que je désirais ardemment voir avant de partir pour accomplir ma tâche nécessaire quoique librement choisie. Mais mon compagnon refusa d'aller à la Cité des Palmiers sous le prétexte que nous perdrions ainsi l'occasion d'aller en bateau par le Tigre jusqu'au golfe Persique où des amis attendaient notre arrivée.

Cependant en arrivant au fleuve nous ne trouvames aucun bateau. Là nous nous reposames.

Le lendemain matin, deux hommes nous amenaient de très beaux ânes d'une bonne race, nous les montâmes et nous nous dirigeames vers l'est-nord-est, jusqu'à ce que nous eussions atteint la rive occidentale du Sind. Or, quoique nous eussions voyagé pendant bien des jours, les animaux qu'on nous avait amenés de la Cité des Palmiers ne montraient aucun signe de fatigue ; je fis remarquer à mon compagnon l'endurance de ces animaux, mais il ne répondit rien.

Pendant la nuit, comme nous reposions, je vis près du Sind — et je crus d'abord que c'était une vision — un jeune homme en vêtements blancs qui, nous dépassant rapidement,

marchait sur les eaux du fleuve. Quand nous fumes arrivés sur la rive orientale, il me fit signe de venir ; alors l'âne que j'avais monté, rompant sa corde, descendit dans l'eau et sembla vouloir traverser le fleuve à la nage.

Est-ce un rêve, me demandai-je, ou quelqu'un me fait-il réellement signe de la rive ouest du fleuve ?

Me levant doucement, je descendis dans l'eau ; je vis alors que ce n'était pas un rêve mais que l'âne se tenait bien réellement debout sur ses quatre pieds, à un endroit peu profond où les animaux avaient l'habitude de boire.

Comme j'étais fort bon nageur, je savais que dans le cas où l'âne me manquerait, je pourrais nager jusqu'à celui qui me faisait signe de venir et vers qui un pathétisme indéfinissable m'attirait. J'allais donc monter sur l'âne lorsque mon guide apparut et dit avec autorité :

— Puisque vous êtes sous ma protection, je ne souffrirai pas que vous traversiez le fleuve ; je crains d'abord que vous ne soyiez emporté par le courant ou saisi par un alligator. En outre, j'ignore qui vous fait signe de venir.

— Traversez avec moi, répondis-je, car je suis sûr que cet âne peut nager ; d'ailleurs, si vous n'êtes pas bon nageur, je resterai près de vous.

Or, comme je disais ces mots, l'âne agita subitement sa queue touffue et aspergea d'eau la figure de mon guide. Je vis qu'il reculait comme nous reculerions devant des étincelles de feu, alors subitement je me rappelai comment il était venu à moi pendant la nuit, je me rappelai ses chuchotements lorsqu'il parlait, le voile qu'il ne relevait jamais et sa détermination évidente de ne pas voyager par la belle voie des fleuves. Emplissant donc d'eau les deux paumes de mes mains, je la jetai sur lui en disant :

— Vous n'êtes pas celui que la Hiérarchie de *Diva Prégaya* a envoyé pour me conduire.

J'allais enlever le voile qui couvrait son visage, mais il m'évita adroitement et, serrant le poing, il l'agita dans la direction de celui qui se tenait debout de l'autre côté du

fleuve, nous regardant, puis passant derrière le tronc d'un arbre gigantesque, il disparut.

Celui qui se tenait de l'autre côté du fleuve me dit :

— L'homme qui vient à vous, du nord, est de la Cité des Palmiers ; rendez à leur propriétaire, le principal Mage *Duleppah*, les deux animaux qu'il vous a envoyés.

Je vis, en effet, s'approcher un individu à qui je dis :

— Reconduisez ces ânes au Mage, votre maître, et dites-lui que le voyageur qui va dans un pays lointain le remercie de les lui avoir prêtés.

Mais, au lieu de prendre la bride des ânes, l'étranger saisit ma main gauche dans sa droite et nous traversames ainsi les eaux du Sind, les deux animaux nous suivant de près.

Je devinai alors que le Mage *Duleppah* m'avait suivi depuis la Cité des Palmiers et que c'était lui qui venait chercher les ânes. Dès que nous fumes sur la rive occidentale du fleuve, le jeune homme et le Mage s'embrassèrent cordialement et m'embrassèrent aussi tous les deux.

Alors je dis :

— Déjà j'ai été trompé et j'ai suivi un homme qui n'était pas envoyé par la Hiérarchie sacrée du Sind. Qui donc me trompe ainsi ? Et dans quel but ?

— Qu'importe, répondit le Mage *Duleppah* ! puisque vous ne verrez plus jamais celui qui vous a trompé et puisque vous n'avez pas été un seul instant en danger, ce jeune homme qui est des nôtres et moi-même ne vous ayant pas perdu de vue. Ne pensez donc à rien de troublant, songez plutôt à tout ce qui est noble, grand et beau ; vous vous constituerez ainsi une aura de force et de repos.

Nous nous assimes sur le bord du large fleuve dont les eaux réfléchissaient la clarté de la lune et nous parlames jusqu'à une heure avancée de la nuit de tout ce qui me concernait, tandis qu'un grand repos me pénétrait. Puis je tombai dans un sommeil calme et réparateur. Lorsque je rouvris les yeux, le soleil était déjà levé ; ce n'étaient plus les rayons

blancs de la lune qui illuminaient les eaux du fleuve sur les bords duquel je m'éveillais, mais des rayons rouges et dorés.

Mon étonnement fut grand lorsqu'en levant les yeux je vis au-dessus de moi la ligne blanche des neiges éternelles et à mes pieds le magnifique panorama du Sind.

— Où suis-je ? m'écriai-je. Quand je me suis endormi sur les bords du Sind c'était près de l'endroit où il tombe dans le Golfe, et je m'éveille...

— A l'endroit où *Bhageerettee* et *Alakaknanda* se rencontrent dans un embrassement éternel, à *Diva-Pregaya* (le lieu de rencontre des Divinités).

Comme *Duleppah* parlait ainsi, le jeune homme, qui était le guide envoyé pour me conduire à Diva-Pregaya et qui avait traversé le fleuve, me fit signe de venir, étendit la main et me dit :

— Vos hôtes attendent leur hôte honoré ; venez pour que nous rompions ensemble notre jeûne.

M'appuyant donc sur l'épaule de *Duleppah* je rompis le pain et je bus le vin pour la première fois avec les Mages de *Diva-Pregaya* qui sont les seconds seulement dans la Hiérarchie des hauteurs neigeuses ; leur nombre est de mille et un et le " un " est voilé et inconnu.

Ceux qui m'accueillirent avec le calice et les pains ronds étaient donc au nombre de mille Leurs demeures étaient les puissantes forêts qui florissaient à cette époque dans les environs de *Diva-Pregaya*. Le chêne et le cyprès, le figuier d'Inde et le peuplier y croissaient en une beauté luxuriante ; çà et là les forêts étaient parsemées d'arbres gigantesques qui avaient trouvé par eux-mêmes, ou pour qui les Dryades avaient trouvé le secret de l'Immortalité sur la terre.

A l'époque des orages ou des moissons, les mages se réfugien dans les cavernes rocheuses des montagnes et y font leurs demeures ; ornées richement, avec goût, elles sont divisées en chambres éclairées par une lumière qui dure pendant des siècles sans diminuer sensiblement, semblable à

la pierre d'aimant qui émet toujours sa force magnétique sans jamais changer.

A l'époque dont je parle, la température des forêts de *Diva Pregaya* était tempérée et délicieuse Les mille qui savaient tous quel était le but de mon voyage me témoignèrent la plus vive sympathie ; leurs chefs me parlèrent franchement et avec grande sagesse de mon entreprise, m'aidèrent et me consolèrent comme l'amour de ceux avec qui nous sommes en affinité intellectuelle et pathétique peut seul aider et consoler.

A midi nous nous reposames à l'ombre épaisse des arbres ; quelques-uns dormaient mais le plus grand nombre se reposait en méditation ou en des repos plus profonds encore. Conformément au désir du principal Mage, toutes les pensées actives ou passives furent centralisées sur moi et bientôt, comme j'étais étendu sous un vieux chêne, une paix profonde m'envahit ; je me sentis comme flotter sur une mer de saphir dont les vagues aussi claires que du cristal convergeaient vers moi graduellement ; chaque petite vague avait un reflet d'émeraude. Je compris que ceux au milieu desquels je dormais me donnaient de leur vitalité.

Lorsque je m'éveillai mille fleurs odoriférantes formaient un tapis aux riches couleurs sous le chêne qui avait abrité mon sommeil ; de jeunes plantes avaient grimpé sur les branches noueuses du chêne et, dans leur empressement à voir la clarté du soleil, avaient jeté leurs jeunes pousses autour des grands peupliers qui se dressaient en arrière comme des sentinelles ; j'étais sous une tente de verdure.

Je vis alors comment l'œuvre de germination, de croissance et de fructification que la nature met des mois ou des années à accomplir peut être accomplie par l'homme en quelques heures, et les paroles de Jérémie me revinrent à la mémoire : « La terre n'a rien perdu mais elle est tellement affaiblie qu'elle est comme une femme qui porte dans son sein des êtres précieux et qui n'a pas la force de les enfanter ».

Comme je prononçais ces paroles à haute voix, les rideaux

de ma tente de feuillage s'écartèrent et une voix pleine de tristesse répondit :

— Un des nôtres avait le pouvoir de toucher ainsi non seulement la surface de la terre mais jusqu'à ses concrétions qui sont les consolidations de l'Hostile ; mais, quoique nous l'ayions protégé selon notre savoir et notre pouvoir, un être passif de grande puissance et très subtil, prenant la forme de la Dryade qui lui avait appris à toucher les concrétions, lui a retiré sa vitalité. D'année en année, de lune en lune l'homme perd ce que ses ennemis gagnent en sagesse, en connaissance et en puissance !

A ces mots, il s'allongea sur le tapis parfumé et nous gardames le silence pendant quelque temps, puis je repris :

— Celui qui est allé consulter les *Hiérarchies Intégrales* au sujet de la division de mon être nervo-physique, m'a dit que cet essai était considéré comme permis, parce qu'il était tenté pour la restauration de ma dualité d'être. Or, quoique ce soit bien là ma principale raison, je ne peux pas me dissimuler mon désir de savoir et de comprendre minutieusement, pratiquement les conditions dans lesquelles l'homme se trouve après que son degré d'être nerveux est séparé du degré nervo-physique ; et ce désir est tellement fort qu'il est au moins un second motif de ma détermination. Cependant quoique j'aie en moi un désir insatiable de connaissance, ce n'est pas, autant que je puis en juger, en vue de la simple satisfaction de ce désir que je tente l'aventure, mais plutôt en vue de la puissance qu'une telle connaissance pourrait me conférer. Je l'emploierais au soulagement du sort actuel de l'homme et je l'utiliserais pour ceux qui, bien qu'incapables de retenir leur degré nervo-physique à cause de la privation du véritable degré physique de leur être ou pour d'autres causes, pourraient néanmoins conserver leurs degrés d'être psychique et mental et ainsi appartenir encore à la terre s'ils avaient la connaissance du sort qui les attend.

— Ce dernier motif, répondit mon compagnon, si louable et si charitable qu'il puisse être, n'aurait pas reçu la sanc-

tion de la Hiérarchie ; mais comme motif supplémentaire il est admirable car, si vos intentions à l'égard de l'homme psycho-intellectuel se réalisaient, il en résulterait qu'alors même que les Hostiles seraient puissants dans le degré d'être nerveux, les psycho-intellectuels dans le degré nervo-physique, et ceux des leurs qui, ayant quitté ce degré, auraient pu conserver les personnalités psychique et mentale qu'ils auraient évoluées comme hommes, cerneraient des deux côtés le degré nerveux qui est la place forte de l'Hostile.

En outre, les personnalités mentales les plus puissantes et les plus évoluées pourraient se revêtir au milieu des personnalités psychiques et celles-ci, à leur tour, pourraient, dans certaines conditions remplies par l'homme, se revêtir des degrés d'être nerveux et nervo-physique. Elles auraient ainsi la forme et la nature de l'homme avec la pleine conscience du passé, avec des organes des sens dûment évolués, aptes à un plus grand perfectionnement encore. Alors, dans des conditions non pas, il est vrai, capables de leur donner l'impeccabilité ni l'immortalité, mais qui garantiraient leur vie, grandement prolongée, des maux et des misères de l'existence actuelle ; mieux encore, grâce à leur expérience, grâce à leur victoire précédente, elles deviendraient naturellement de plus en plus fortes de plus en plus aptes à traverser en toute conscience l'état nerveux, car l'espoir est une aide puissante. Ainsi, tout en étant forcément soumis au décret de Devo : « Vous mourrez assurément », l'homme le subjuguerait, lui et les siens, et reconquerrait sa souveraineté.

(*à suivre*)

Troisième Partie : LITTÉRAIRE

LE MUGUET

QUATRIÈME RÉINCARNATION DU CHALDÉEN

C'est par une belle journée de mai ; un vent tiède mais fort souffle de la côte ; les vagues de l'Atlantique bondissent, entourant de leur écume les petites îles à l'ouest du cap Finistère, se brisent sur les sables jaunes du rivage avec un bruit monotone et viennent mourir près de la ligne d'algues sèches et de coquillages où la marée trace sa limite.

Juste au-dessus de cette ligne une femme, de vingt-deux ans, à peu près, est assise à côté d'un vieux bateau de pêche, les yeux fixés sur la vaste plaine liquide ; les rayons du soleil couchant, qui dorent la crête des vagues moutonnantes forment comme un chemin de splendeur dorée de l'horizon lointain jusqu'aux vagues qui viennent mourir à ses pieds.

Une fillette d'environ quatre ans court çà et là à la recherche de trésors de coquillages et d'herbes marines, entassant soigneusement ses trouvailles dans sa petite robe de serge bleue, gracieusement relevée sur un jupon court cramoisi d'où sortent tout nus ses petits pieds brunis.

Nul étranger n'eut pu supposer que cette femme blonde aux cheveux dorés et aux yeux bleus fût la mère de la petite brunette aux yeux foncés, mais les pêcheurs du Finistère se souvenaient bien que, six ans auparavant, un vaisseau Indien avait fait naufrage et qu'un seul survivant avait été recueilli par le canot de sauvetage. Ils se souvenaient que trois mois plus tard la plus belle des jeunes pêcheuses, fille du capitaine de ce canot, avait épousé le jeune étranger, puis qu'elle avait perdu successivement son père, dans le sauvetage d'un vaisseau naufragé, et son époux lors de la dernière tempête qui avait ravagé la côte cruelle.

Ils savaient donc pourquoi EAH ne ressemblait pas aux autres enfants des pêcheurs du Finistère, pourquoi, souple et vivace, elle différait d'eux par ses cheveux noirs et ses yeux foncés.

Un pêcheur blond comme le blé mûr, au teint hâlé par le soleil et la mer s'avance en laissant sur le sable humide l'empreinte de ses pieds nus ; l'ombre de son corps éclairé par le soleil couchant s'allonge sur la grève ; il s'approche du vieux bateau de pêche qu'il a bientôt contourné pour aborder la jeune veuve absorbée dans sa rêverie.

— Asanatha !

— Vous m'avez fait tressaillir, Cid.

— Je suis venu parce que j'ai besoin de vous parler seul. Est-il vrai que vous ayiez pris la résolution de nous quitter pour aller à la grande ville ? vous qui êtes née, qui avez grandi au milieu des pêcheurs du Finistère. Vous la fille aimée du capitaine du bateau de sauvetage, vous, une enfant chérie de la mer ?

— C'est vrai, Cid, parfaitement vrai.

— Pourquoi donc nous quitter ? Qu'irez-vous faire dans la grande Cité ? Songez-vous à l'enfant aussi ? Avez-vous pensé combien elle sera triste quand elle aura quitté nos rivages pour les rues de Paris ? Réfléchissez bien Asanatha !

— J'ai réfléchi, j'ai réfléchi jusqu'à m'en briser la tête et le cœur ; mais j'ai besoin de ne plus voir, de ne plus entendre la mer ! La mer implacable et froide m'avait enlevé mon père, je la haïssais ; puis la mer m'avait apporté l'amour et mon amour pour elle était revenu, mais maintenant elle l'a repris et plus que jamais je la hais ! J'ai besoin de mettre des lieues et des lieues de terre entre elle et nous.

Le visage bronzé du pêcheur s'assombrit et ses yeux semblables à ceux d'un épagneul fidèle exprimèrent la douleur.

— Autrefois, avant l'arrivée d'EAON, je pensais que vous m'aimiez Asanatha ; mon amour pour vous n'a jamais changé ; je sais que vous ne pouvez plus aimer, mais permettez que je vous protège vous et la petite et je vous suivrai partout où vous voudrez.

La femme se leva et mit sa main dans la main large et calleuse du marin.

— Vous aimer, dit-elle ? Ah ! certes, je vous aime ! Vous êtes l'ami le meilleur, le plus fidèle qu'ait jamais eu fille ou femme. Mais voilà justement pourquoi vous ne devez jamais me parler d'amour ; jamais, jamais ! Où est-il mon amour ? Je l'ignore. Mais en quelque lieu que ce soit mon être est avec lui.

— Je sais, je comprends. Il en sera comme vous voudrez. Mais n'allez pas à Paris ; vous ne nous avez jamais quittés, même pour une nuit et vous ne savez rien de la vie et... et... Asanatha, vous êtes trop jeune et trop belle pour être là seule, sans protecteur ! Partez, allez passer quelque temps

dans une de nos villes de Bretagne, à l'intérieur des terres, si vous avez besoin de ne plus voir et de ne plus entendre les vagues ; mais n'accusez pas la mer ; elle n'est pas coupable, elle était fouettée jusqu'à la furie par les esprits des tempêtes ou par les sorcières des cavernes !

— Non, Cid, j'ai besoin de changer de milieu, j'ai besoin de vie, de mouvement. N'essayez pas de me faire changer d'idée ; c'est inutile ; il faut que j'aille à Paris.

— La petite provision de bijoux et de pièces d'or qu'EAON a sauvés dans sa ceinture et vous a laissée, sera bien vite épuisée ; comment vivrez-vous alors ?

— Notre bon vieux curé m'a gâtée comme vous tous, il m'a appris à lire, à écrire et à chanter. Peut-être pourrai-je gagner ma vie. Qui sait ? En outre il m'a légué quelque argent ; je vous le laisserai, Cid, et s'il le faut nous pourrons revenir. Ou plutôt, non ; je ne veux pas me défaire de ce qu'EAON m'a donné ; gardez pour nous ce trésor et je prendrai l'argent avec moi. Tout est dans le coffre que vous m'avez apporté de Brest ; en voici la clef.

Cid restait là, tournant nerveusement cette petite clef dans ses doigts.

— Pensez-vous, dit-il, qu'EAON serait content de vous voir ainsi quitter les vôtres pour aller à la grande ville ?

Le visage blond d'Asanatha devint plus pâle.

— Ecoutez, dit-elle, cette nuit je suis allée à la pierre de balancement et j'ai dormi sous son ombre. Pendant mon sommeil la mer m'a rendu mon amour. Il m'a appelé par mon nom et m'a parlé.

— Etes-vous sûre que ce n'était pas quelque mauvais génie qui avait pris la forme d'EAON.

— Parfaitement sûre. « Votre monde n'est pas celui d'EAH, me dit-il, emmenez-la à la Grande Cité »

Lorsque je me suis éveillée, le jour se levait ; j'ai grimpé sept fois sur la pierre de balancement si finement ajustée sans la faire basculer ; ainsi j'ai su que l'enfant était élue et devait être mise à part.

Pendant qu'ils conversaient ainsi, la fillette, toujours à la recherche d'algues et de coquilles, s'était un peu éloignée vers le couchant : soudain elle sentit quelque chose tomber sur ses épaules et, au milieu du bruit des lames, elle entendit cette exclamation : Quel diable de vent !

Un chapeau de paille orné d'un ruban bleu marin était tombé près d'elle sur le sable et en levant les yeux dans la direction de la voix, elle vit sur la falaise la silhouette d'un garçon d'environ quatorze ans qui, du regard, mesurait la hauteur escarpée.

— Ne descendez pas ! s'écria-t-elle, les rochers sont glissants et les trous dangereux ; allez vers les cabanes, je

grimperai par un endroit facile et je vous porterai votre chapeau.

Dix minutes après, la fillette avait fait comme elle avait dit.

— Quelle chère petite fille vous êtes, dit-il en regardant avec admiration l'enfant ; puis tirant de son porte-monnaie une petite pièce d'or :

— Prenez ceci, ajouta-t-il, pour vous acheter des bonbons, une poupée, ce que vous voudrez.

Mais EAH tenant à deux mains la jupe bleue qui contenait ses trésors, répondit :

— Asanatha dit que je ne dois jamais prendre de l'argent d'un étranger.

— Qui est Asanatha ?

— Ma mère.

— Eh bien que vous donnerai-je ? Non seulement vous m'avez rapporté mon chapeau, mais vous m'avez sauvé des rochers glissants ; il faut bien que je vous donne quelque chose, et vous êtes une si gentille petite.

La fillette leva les yeux sur son visage :

— Vous êtes un très gentil garçon, dit-elle, et je vous aime. Vous pouvez me donner une de ces jolies petites fleurs.

Et d'un de ses doigts bruns effilés, elle lui montra deux muguets piqués à sa boutonnière.

— Prenez-la, dit-il ; je voudrais seulement qu'elle fût plus durable. Je garderai l'autre en souvenir. Voilà mon précepteur qui m'appelle à tue-tête ; au revoir ! A propos : quel est votre nom ?

— EAH.

— C'est un nom étrange, mais il est très joli. Au revoir EAH !

Le garçon s'en alla tout courant vers la grande route où l'attendait une voiture et dès qu'il y eut pris place les chevaux partirent rapidement.

— EAH ! EAH ! où êtes-vous mon enfant ?

EAH descendit légèrement la falaise.

— Le vent avait fait tomber au bas de la falaise le chapeau d'un petit garçon ; je le lui ai remonté. Voyez la fleur qu'il m'a donnée.

Asanatha, sans répondre, prit la main de l'enfant dans la sienne et toutes deux s'en allèrent ensemble lentement sur le sable qui cédait sous leurs pas, car la marée montante avait atteint la ligne des plantes marines et des coquillages.

La mère murmura seulement à voix basse :

— Qui porte le lis porte la couronne ; plaise à Dieu que ce ne soit pas une couronne de souffrance !

Puis, prenant sur ses épaules un fichu de laine, elle en enveloppa tendrement la tête et les épaules de l'enfant car le soleil était couché et le vent qui soufflait de la mer était froid.

Trois jours après, le train du matin emportait loin de Brest, la jeune mère et son enfant.



Dans un des cercles les plus aristocratiques de Paris, deux hommes étaient assis à part, absorbés dans une partie d'échecs aussi profondément que si leur avenir eût dépendu de la tournure du jeu.

Au bout de vingt minutes environ, le plus âgé, après avoir gravement inspecté l'échiquier, dit avec résignation :

— Je me rends.

— Une partie encore ?

— Pas ce soir. J'ai promis à la duchesse de Dromont de me présenter chez elle après dîner et de vous amener avec moi ; elle désire vous voir particulièrement.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Vous êtes son filleul ; je suppose qu'en bonne catholique, vous sachant orphelin à vingt ans, seul au milieu de Paris, au centre de toutes les vanités de ce méchant monde, avec un grand titre et une immense fortune, elle considère comme un devoir solennel et sacré pour elle de prendre soin de vous de temps en temps.

— Bien, j'irai avec vous. J'aime et je respecte la duchesse ; elle est dévote mais elle est consciencieuse aussi et elle aimait ma mère, quoiqu'elle la regardât comme une hérétique.

— Moi aussi j'estime la duchesse, mais son fanatisme m'est insupportable comme il vous fatigue aussi sans doute.

— Pas le moins du monde. Elevée par un père d'une sévérité rigoureuse, mariée à seize ans à un dévot, elle ne fait qu'obéir à la loi commune : toute femme digne de ce nom doit adorer quelque chose ; elle a fait choix de Saint Michel, l'archange guerrier ; son père et son mari n'étant probablement que des poltrons.

— Ce saint est, je crois, son patron ?

— Je ne sais ; toujours est-il qu'elle charge ses autels de dons précieux, de cierges coûteux et de fleurs rares. Un jour que je l'aidais à décorer l'autel, la veille de la saint Michel, je trouvai sous les feuilles d'un splendide camélia blanc une paire de tout petits souliers tricotés. Elle vit que je les observais et son visage ordinairement impassible se couvrit d'une rougeur subite ; de grosses larmes s'amassèrent dans ses yeux gris et froids.

— Ce sont les derniers qu'a portés mon petit Michel, dit-elle à voix basse ; chaque année, à pareil jour, je les apporte sur l'autel de son ange tutélaire.

J'aime beaucoup la duchesse.

— Elle vous rend votre affection. Venez donc avec moi la voir.

Ils quittèrent le cercle ensemble et sortirent dans la nuit.

En route, au Pont-Royal, le plus âgé des deux s'arrêta pour acheter à une jeune bouquetière une fleur qu'il mit à sa boutonnière.

— Singulière idée, lui dit son compagnon, d'acheter un simple muguet alors que vous avez tant de fleurs rares dans vos serres.

— J'achète toujours à cette petite marchande. L'avez-vous observée ?

— Non, pourquoi ?

C'est tout simplement la plus belle enfant que j'aie jamais vue. Mon ami Carolus, l'artiste, a une envie folle de l'avoir comme modèle pour son « Rêve de Psyché », mais elle s'y refuse obstinément quoiqu'elle soit aussi pauvre qu'une souris d'Eglise.

***

Aussitôt que la courtoisie le permit, le comte Edouard de Bretagne laissa son jeune compagnon avec la duchesse. A peine avait-il fermé la porte que la duchesse, approchant vivement son fauteuil de la cheminée où brillait un feu de bois, dit à son hôte :

— Venez près de moi, j'ai à vous parler sérieusement.

Le jeune marquis obéit et pendant quelques secondes ils restèrent silencieux regardant les figures bizarres qui semblaient les fixer du milieu des cendres embrasées.

La duchesse rompit la première le silence :

— Ernest, quelques mois seulement vous séparent de votre majorité ; vous devez penser sérieusement au mariage : Votre nom illustre, votre fortune princière l'exigent et vos dons naturels, votre culture soignée vous permettent de choisir qui vous voudrez : Avez-vous vu quelque jeune fille dont vous désiriez faire votre femme ?

— Non ! Vous le savez, pendant les deux années qui viennent de s'écouler, j'ai parcouru les capitales de l'Europe ; eh bien ! partout j'ai constaté que les belles débutantes sont comme les pieds des chinoises, comprimées dans un moule unique et contre nature. Brunes, chataines ou blondes, filles de seize ans ou femmes de vingt-cinq, toutes portent la même estampille. Byron a dit que la nature avait brisé son moule après avoir fait Shéridan ; j'attends encore celle dont la nature aura brisé le moule.

— C'est précisément parce que je l'ai trouvée que je vous ai envoyé chercher. Demain la princesse Rienzi donne dans son hôtel de l'avenue du Bois une soirée où la jeune nièce

de son Altesse Royale doit faire ses débuts dans le monde ; c'est une créole immensément riche et suprêmement belle. Outre la princesse Iowa, tel est son nom, les deux célébrités de la saison seront aussi présentes : la jeune et noble italienne Adelina Caviani et la milliardaire américaine miss Goldenvie. Et puis, ajouta la duchesse aux cheveux blancs en appuyant affectueusement sa main sur le bras du jeune homme, il me sera fort agréable d'avoir le fils de votre mère avec moi.

— Je vous accompagnerai certainement, duchesse, non seulement pour le plaisir d'être avec celle que j'estime tant, à qui je dois tant de bons soins ou de bons conseils ; mais aussi parce que je sais combien les réunions du prince et de la princesse Rienzi sont renommées pour leur splendeur et leur entrain : on est toujours sûr de rencontrer dans leurs salons à côté de l'élite mondaine celle du monde artistique et intellectuel .. Quant au mariage !

Et il eut un haussement d'épaules qui en disait plus long que toutes les paroles.

Le visage de la duchesse devint grave.

— Je regrette que la pensée même du mariage ne vous sourie pas, mon cher Ernest. La princesse Iowa est, sous tous les rapports, digne de partager votre haut rang. Son père était un prince Indien, mais sa mère était Italienne ; elle a longtemps habité l'Europe et elle en parle les langues avec une grande facilité. Des trois jeunes filles c'est Iowa que je préfère ; je ne l'ai vue qu'une fois et j'ai déjà pour elle une grande affinité. Mais, dites-moi, Ernest, pourquoi vous montrez-vous si rebelle au mariage ?

— L'amour, voyez-vous, duchesse, est vieux jeu maintenant, et le mariage sans amour me paraît une abomination. Ensuite l'état actuel de notre société ne me semble pas remplir les conditions du bonheur et je n'ai aucun désir de prendre la responsabilité d'existences que je suis incapable de satisfaire. Voilà pourquoi je suis rebelle au mariage et à sa paternité.

— Mais, si tous les hommes étaient de votre avis, dans cent ans le monde serait laissé aux....

— Aux animaux autres que l'homme ! Non, il n'y a pas de danger, duchesse. A tous les degrés de l'échelle sociale les hommes se marieront ; les plus élevés et les plus riches pour augmenter leur fortune, pour ajouter à leur confort ; les moins favorisés, les plus nombreux, pour que leurs boutons de chemise soient bien cousus ou leurs repas bien cuits à l'heure. Les femmes du monde se marieront pour améliorer leur sort, pour prendre dans la société la place refusée à celles qui ne sont pas mariées, pour être libres d'avoir, moyennant la discrétion voulue, autant d'amants qu'elles le dési-

rent. Dans les classes inférieures les filles se marieront parce que, pour elles, il est naturel de se marier et d'avoir des enfants ; la plupart se font d'elles-mêmes les esclaves de l'homme, non par raison mais par instinct.

La duchesse soupira et garda le silence pendant quelques secondes.

— Je vous comprends, dit-elle, mais il y a le plus grand intérêt à ce que vous vous mariiez, et cela avant le jour de votre majorité.

— Pourquoi ?

— Parce que d'après le testament de votre oncle paternel, un célibataire, lui aussi, et un excentrique, vous n'hériterez de son immense fortune qu'à cette condition d'être marié avant votre majorité.

— Je connais cette clause ; mais ma fortune personnelle suffit à me faire vivre largement, sans cet héritage, et quand même il n'en serait pas ainsi je préférerais gagner ma vie plutôt que de sacrifier ma liberté ou d'agir contrairement à mes sentiments.

— Ce n'est pas cela. Si vous ne remplissez pas les conditions voulues, l'argent et les terres passeront au plus proche parent, Armand Bralansac, un des plus rusés et des moins scrupuleux parmi les scélérats de bon ton. Vous n'avez pas le droit, selon moi, de permettre que la demeure et les terres de vos aïeux, que vos gens eux-mêmes tombent en des mains telles que les siennes. Ce serait une profanation. Il est de votre devoir de protéger les vôtres !

— Je suis de retour à Paris depuis peu, cet Armand Bralansac m'est donc complètement inconnu. Votre conseil, cependant, duchesse, doit être pris en considération ; si je ne peux pas augmenter le bonheur de l'humanité, je désire ardemment du moins ne contribuer en rien à l'augmentation de sa misère ; d'ailleurs, dans l'état actuel de la société, le mariage n'engage pas à grand'chose ; et puis la morphine, l'hystérie ou les corsets trop serrés rendront très probablement superflus mes scrupules au sujet des enfants.

— Vous êtes amèrement sarcastique, mon enfant.

— Je ne ressens aucune amertume, mais je suis habitué à voir les choses telles qu'elles sont ; si je vis jusqu'à l'âge de quarante ans la douleur me sauvera probablement de la misanthropie.



Le merveilleux hôtel de la princesse Rienzi était brillamment illumé ; l'élite de l'aristocratie, de la richesse et du talent remplissait rapidement la superbe suite des salons de réception, lorsque la duchesse fit son entrée et présenta

Ernest à l'hôte et à l'hôtesse. Celle-ci le regarda avec une évidente satisfaction et, le touchant légèrement de son éventail, lui dit :

— Vous connaissez le cotillon, n'est-ce pas?

Je compte sur vous pour le conduire avec la princesse Iowa.

— Ce sera, princesse, selon votre désir et le sien. La duchesse m'a spécialement recommandé d'être utile, et aimable surtout.

A ce moment, une jeune fille de vingt ans s'avançait au bras d'un homme grand, sec et d'âge mûr.

— En attendant laissez-moi vous présenter à M. et à Mlle Goldenvie.

Après quelques minutes de conversation générale,M. Goldenvie rejoignait un groupe de députés tandis que sa nièce prenait possession d'Ernest à la façon américaine.

— Venez avec moi voir les orchidées, elles sont splendides ! Ce n'est pas que je me soucie des orchidées mais j'ai besoin de vous parler ou plutôt de vous entendre parler. Oh n'ayez pas peur ; je ne vous enlève pas parce que vous êtes le grand prix de la saison ; je me trouve très bien comme je suis et je ne suis nullement pressée de me marier, mais, en vérité, si je suis venue ici au lieu d'aller entendre le nouvel opéra c'est exprès pour vous voir.

— Voilà qui est fort aimable de votre part !

— Pas du tout. J'appartiens au cercle *Liberté*, cercle féminin; or, la semaine dernière, nous avons lu votre brochure sur le vrai rôle des femmes ; j'ai pris la résolution d'être la première à voir l'auteur et vous voici.

Ernest regarda sa compagne d'un air enjoué. La jeune milliardaire avait une belle stature : une Junon, bien qu'encore incomplètement formée. Sa physionomie était gaie et énergique, ses cheveux avaient cette teinte rouge qui fait les délices de certains peintres ; sa robe du satin le plus riche, de la couleur des jeunes feuilles de chêne, étaient rehaussés de bijoux un peu grands et un peu nombreux, mais sa bonne éducation et son parfait naturel la sauvaient de la vulgarité.

— Votre pamphlet nous a parfaitement électrisées ; où diable avez-vous pris ces idées?

— Ces idées ne sont pas de moi ; elles sont très anciennes ; j'ai simplement raconté la vie que menaient certaines passives de l'antiquité, et je n'ai eu qu'à faire quelques commentaires sur cette vie d'autrefois pour l'appliquer à la question actuellement tant discutée des droits de la femme.

— L'ouvrage est extrêmement bizarre ; nous avons été surprises d'apprendre qu'il fût écrit par un si jeune auteur, mais si les idées en sont anciennes ce n'est plus étonnant. Lillie Rivers, une rêveuse, a été impressionnée jusqu'à en

verser des larmes par le tableau que vous nous avez fait de la vie telle qu'elle devrait être pour la reine du foyer, et du bonheur que peut engendrer la dualité d'être. Que voulez-vous, Lillie est pauvre et orpheline et son oncle qui est au Stock-Exchange, ou plutôt la femme de son oncle l'a tracassée jusqu'à ce qu'elle consente à se fiancer à un fileur de coton assez âgé pour être son grand'père.

— Pauvre enfant !

— Oh ! Lillie sera *all right* ; il vaut beaucoup mieux être la femme d'un riche vieillard que de mourir de faim comme institutrice ! Mais, je vous en prie, ne m'interrompez pas ; j'ai tant de choses à vous demander et l'on peut nous appeler d'une minute à l'autre. Pourquoi appelez-vous les femmes des passives ?

— C'est l'ancien nom que l'on donnait aux pathétisées par opposition aux actifs qui étaient les pathétiseurs.

— Je comprends ; vous entendez par là ce que nous appelons les magnétisées et les magnétiseurs ?

— Pas tout à fait ; mais à peu près.

— Nous n'avons pas le temps d'être précis. Croyez-vous que les femmes pussent être heureuses si elles étaient " abritées du contact vulgaire et voilées dans la sainteté du *home* ", pour employer votre propre expression si bizarre ?

— Je crois que c'est leur unique et véritable bonheur, leur droit prééminent.

— Je suis la présidente du Cercle " *Liberté* " et j'espère arriver à être présidente de la *Grande République* ; c'est mon ambition, de même que l'ambition de Prudence Grey est de devenir le champion *jockey* du monde ; que celle de Delphine Dubois est d'être un jour généralissime des armées C'est assez vous dire combien il nous serait impossible de réaliser vos idées, si nouvelles pour nous. Cependant, voici qui est drôle, nous voulions toutes vous voir ; la secrétaire du cercle, Lisa Clerdon, a même été jusqu'à dire, à notre surprise : « Si l'auteur sent ce qu'il écrit, je voudrais bien qu'il m'épousât. » Mais Lisa est toujours originale. Mais voici mon vénérable oncle et tuteur qui vient en coup de vent : Il s'est, paraît-il, renseigné en détail sur le testament de feu votre oncle et il a peur qu'il n'y ait quelque complication dans vos affaires financières.

Alors tendant sa main gantée au vieillard elle dit avec bonhomie :

— Ne craignez rien, tuteur, le marquis et moi nous n'avons fait que discuter tranquillement les droits de la femme et je n'ai pas eu le temps de le demander en mariage.

Et tandis que la jeune milliardaire s'appuyait sur le bras de son tuteur, Ernest salua, puis traversant la serre revint dans le salon de réception à l'entrée duquel l'hôte et

l'hôtesse se tenaient pour recevoir leurs invités.

Mais s'apercevant que la Duchesse s'entretenait avec un groupe d'amis, il se retira dans une fenêtre en baie, ombragée par des palmiers et des plantes en fleurs ; de là, il observa les figures lasses, non seulement des matrones et des chaperons, mais même de la plupart des jeunes filles, et son cœur se serra. Il fut réveillé de sa rêverie par l'arrivée du duc de Melton et de la princesse Iowa que l'on annonçait et par l'apparition soudaine de la duchesse de Dromont.

— Je vous ai vu vous cacher, dit-elle; venez avec moi, je veux que vous soyiez présenté le premier à la princesse Iowa, mais prenez garde à votre cœur, car elle est tout simplement superbe.

L'hôtesse adressa un sourire avec un petit signe d'intelligence à Ernest qui allait au-devant des arrivants; il remarqua que le bourdonnement des conversations cessait et que tous les yeux se dirigeaient vers l'entrée.

Quand on vit Iowa s'avancer appuyée au bras du duc, son oncle paternel, qui portait l'uniforme d'amiral, un murmure d'admiration se fit entendre ; admiration bien légitime. Iowa avait seize ans mais paraissait de deux ans plus âgée ; brune, petite, de formes exquises, son visage avait la perfection de la beauté orientale soulignée par le superbe costume indigène dans lequel elle apparaissait.

L'hôtesse l'accueillit avec un doux mais tendre embrassement :

— Ma chérie, dit-elle en souriant, se présente dans son costume aux riches couleurs et du plus fin travail ; voici le roi du cotillon, qui l'attend.

Iowa leva ses grands yeux rêveurs et lorsqu'ils rencontrèrent ceux d'Ernest, ils s'emplirent de douceur.

Quelques minutes plus tard, l'hôtesse chuchotait à la duchesse :

— Jamais je n'ai vu conducteur de cotillon si gracieux et si beau. Peut-être que notre désir se réalisera et que nos protégés iront la main dans la main à travers le cotillon compliqué de la vie.

— Je l'espère ; mais où est notre belle Italienne ?

— Son frère, arrivé l'un des premiers, l'a excusée à cause d'une prétendue indisposition ; la vérité est qu'elle se retire de plus en plus du monde, ce qui me confirme le bruit qui court qu'elle désire entrer au couvent des dames du Sacré-Cœur.

A ce moment, Ernest, ayant rendu Iowa à son chaperon, rejoignait la duchesse avec quelques amis et demandait :

— Qui donc veut entrer au couvent du Sacré-Cœur ?

— La signorina Adelina Caravani, si ce que l'on dit est vrai.

— Quel dommage, exclama Ernest !

— Je ne sais pas, répondit la princesse ; le mariage, dans les conditions actuelles, n'apporte que rarement quelque satisfaction ; les couvents offrent un abri aux fugitifs de la vie actuelle.

— Nous sommes d'un autre avis, dit Ernest.

Mais d'autres invités les ayant rejoints, la conversation devint générale.

La brillante soirée touchait à sa fin ; le duc et Iowa firent leurs adieux. La duchesse de Dromont et l'hôtesse prirent Ernest à part et la première lui demanda anxieusement :

— Quelle impression vous a faite notre jeune débutante ?

— Une impression des plus agréables. Non seulement la princesse Iowa est d'une rare beauté, mais je l'ai trouvée pleine d'intelligence et douée de la qualité qui, pour moi, est la plus charmante de toutes : celle de penser par elle-même au lieu de répéter comme un écho les pensées des autres.

Avant que sa voiture s'arrêtât à sa porte la duchesse de Dromont dit gravement :

— Ernest, mon enfant, vous me rendriez bien heureuse si vous vouliez me permettre de demander pour vous la main d'Iowa ; je devine qu'elle vous a préféré à ses nombreux admirateurs ou adulateurs.

— Je ne puis vous répondre cette nuit, duchesse, mais demain soir, si vous le permettez, je viendrai vous faire part, en personne, de ma décision.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas vous prononcer tout de suite, dites, Ernest ?

Et le visage de la duchesse devint inquiet.

— Vous êtes libre, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas lié par quelque société secrète politique.

— Qui peut vous faire poser une si étrange question, madame ?

— J'ai entendu dire qu'un groupe d'hommes appartenant à votre cercle se réunissaient fréquemment chez un étranger qui passe pour très savant et grand philosophe, mais que quelques-uns soupçonnent d'être en même temps un magicien. Bien entendu je ne crois pas à la magie, mais il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer par la raison, et la pensée même de telles choses m'a toujours fait frissonner.

— Rassurez-vous, duchesse, je n'appartiens à aucune société mystérieuse ou politique.



Quatre hommes étaient réunis dans une chambre du quartier latin lorsque la porte s'ouvrit :

— Je suis très content de vous trouver tous les quatre

ici, dit Ernest en entrant ; je vous avais donné rendez-vous cette nuit parce j'ai à vous demander conseil sur un sujet très sérieux.

— Nous sommes venus exprès pour vous écouter et pour vous aider, s'il est possible.

— Ce dont j'ai à vous entretenir cette nuit c'est la question de mon mariage.

Et sans faire aucune allusion à Iowa, Ernest raconta tout ce que la duchesse lui avait dit au sujet du testament de son oncle. Puis il ajouta :

— Nous sommes groupés pour une cause, non pour une personnalité,or je sens que je n'ai pas le droit d'abandonner légèrement une fortune qui pourrait être de la plus grande utilité pour la réalisation de nos projets et pour la diffusion de notre œuvre. De pures théories sont relativement sans valeur, mais du moment que nous entrons sérieusement dans la pratique, l'argent devient absolument nécessaire surtout dans une œuvre comme la nôtre.

— C'est vrai, répondit l'un des quatre. Néanmoins nous ne vous demanderions jamais le sacrifice de vous-même, fût-ce pour une cause.

— Je le sais ; mais le mot sacrifice peut à peine s'appliquer à la circonstance actuelle. Celle à la main de qui je peux aspirer peut-être est sous tous les rapports capable de rendre heureux l'homme qu'elle aimera.

— Cependant vous ne l'aimez pas. Qu'arriverait-il si après votre mariage vous rencontriez celle que vous aimerez ?

— C'est extrêmement improbable.

— Mais à vingt ans rien n'est si possible

— Sans doute, mais quatre mois seulement me séparent de ma majorité ; je n'ai donc pas le temps d'attendre que j'aie trouvé la passive avec laquelle je serai en dualité d'être. Une fois marié, je serai assez consciencieux et assez fort pour être fidèle à ma femme, quoi qu'il advienne, et la pensée même que grâce à elle j'aurai pu si grandement faciliter notre œuvre glorieuse me la rendrait encore plus chère.

Le plus âgé du groupe répondit :

— Nous ne pouvons vous donner aucun conseil, Ernest ; vous devez être complètement libre parce que l'union, pour des êtres tels que vous, affecte non seulement la vie actuelle mais les vies de l'avenir.

***

Le lendemain Ernest dînait chez la duchesse de Dromont.

Dès qu'ils furent entrés dans le boudoir et qu'ils furent seuls, il approcha son tabouret aux pieds de la duchesse et

il s'assit comme il l'avait fait si souvent pendant son enfance.

— Je me suis décidé, dit-il : Cette nuit, en rentrant chez moi, j'écrirai au duc et à la princesse Iowa.

La duchesse se pencha et baisa son front.

— Vous me rendez très heureuse, mon enfant, dit-elle affectueusement, et je pense que je ne serai pas la seule à me réjouir.

— Je ne sais pas. Après tout, Iowa peut ne pàs m'aimer ; dans ce cas je me recommanderais à votre affectueuse sollicitude. Je ne suppose pas que les clauses du testament exigent aucune spécialité chez la dame de mon choix.

— Aucune, je suis allée hier chez le notaire de votre oncle, et j'ai lu les clauses moi-même.

Ernest se leva pour faire ses adieux.

— Vous m'excuserez de vous quitter de si bonne heure, dit-il, mais plus tôt mes lettres seront écrites mieux cela vaudra, or je pourrais bien gâter quelques feuilles de papier avant d'avoir trouvé un billet doux qui me satisfasse. Ce sera le premier que j'aie jamais écrit.

— Allez vite, donc. A propos, voulez-vous qu'on vous conduise en voiture chez vous ?

— Non, merci, la nuit est splendide, la promenade me fera plaisir. Au revoir, ma seconde mère.

— Au revoir, Ernest. Et bonne chance en faisant votre cour.

Après avoir porté affectueusement à ses lèvres la main que la duchesse lui tendait, Ernest descendit rapidement l'escalier et sortit par le jardin tout embaumé des senteurs de la rose et du jasmin dans la nuit claire et étoilée.

Puis, gagnant l'Arc-de-triomphe, il s'en allait par les Champs Elysées, à l'ombre des arbres, tout absorbé dans ses pensées.

Arivé à la Seine il s'arrêta un instant, contemplant les nombreuses lumières qui se reflétaient sur les eaux du fleuve. Comme il était là immobile, une voix dit doucement à côté de lui :

— Achetez-moi mes jolis muguets, Monsieur, mes jolis muguets blancs enveloppés dans leurs feuilles vertes.

Se retournant, il aperçut le visage d'une fillette de douze ou treize ans, pauvrement vêtue d'une robe courte en percale bleue foncée et qui lui tendait un panier à moitié plein de muguets.

— Dieu, quelle jolie fillette ! s'écria-t-il involontairement lorsque les grands yeux noirs et brillants de l'enfant rencontrant les siens se rabaissèrent sous son regard recouvrant de ses longs cils un visage ovale au teint olivâtre. Et, de fait, la petite marchande de fleurs était d'une beauté

rare qu'augmentait encore sa singularité. Ses cheveux, tressés en une lourde natte et retenus par un ruban bleu clair étaient d'une couleur d'or pâle éclairé par le soleil, qui contrastait étrangement avec le teint brun de son visage.

Prenant le premier bouquet venu il mit une pièce de cinq francs dans la jolie main qu'on lui tendait. Levant alors ses grands yeux, son visage pâle couvert d'une subite rougeur et éclairé d'un sourire qui montrait une rangée de petites dents semblables à des perles :

— Merci ! oh merci, Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez donné le souper et le logement pour cinq jours !

— J'aime beaucoup les muguets, dit Ernest avec bonté, et je suis heureux que vous soyez contente.

Puis se parlant à lui-même :

— La figure de cette fillette ne m'est pas inconnue ; je dois l'avoir vue quelque part, mais où ? dans un songe peut-être ?

Il traversa le pont rapidement et quelques minutes après il était assis à son bureau.

La lettre au duc et à la duchesse Rienzi fut l'œuvre d'un instant, mais celle qu'il voulait écrire à Iowa fut moins facile à faire. D'abord son papier à lettre lui parut trop ordinaire ; il se rappela que la duchesse de Dromont lui avait montré, peu de temps auparavant, une demande en mariage écrite sur papier beaucoup plus élégant. L'idée lui revint alors que huit ou neuf ans auparavant, accompagné de son précepteur, il avait acheté, à Brest, une boîte de papeterie très fine et qu'à son retour il avait mis de côté cette boîte oubliée depuis ; il pensa à la revoir.

Il sonna ; un valet de chambre entra.

— Avez-vous vu par hasard une petite valise en cuir avec une étiquette du Finistère dessus ?

— Oui Monsieur, elle est dans la chambre de débarras.

— Apportez-la-moi.

Le valet revint bientôt avec la petite valise.

En cherchant la boîte de papier, Ernest trouva un portefeuille.

— Mes impressions du passé lointain, dit-il avec cette tendresse que les personnes affectueuses et isolées accordent si volontiers aux mémoires. Et oubliant la boîte sur sa table, il ouvrit le portefeuille. Il en tomba une fleur de muguet, un muguet desséché dont le parfum se répandant dans la chambre renoua la chaîne mystérieuse des souvenirs.

Prenant la fleur dans sa main il s'écria :

— Comme c'est étrange ! Je me rappelle maintenant où j'ai vu cette petite marchande de fleurs qui m'a vendu ce soir son muguet ; c'est la petite qui m'a rapporté mon

chapeau sur la plage du Finistère et qui, refusant l'argent que je lui offrais, m'a prié de lui donner mon muguet.

Pauvre belle enfant de la mer, par quelle étrange coïncidence vous trouvez-vous ici ?

Cependant, déposant les deux muguets, après avoir choisi une feuille et une enveloppe, il trempait sa plume dans l'encrier et se préparait à écrire sa première lettre d'amour, lorsque, soudain, sur le doux papier rose apparut la forme lumineuse d'une main d'homme. Elle était aussi petite que sont les objets vus par le gros bout d'une lorgnette, mais si nettement définie que les articulations de chaque doigt étaient visibles sur le papier. Se levant, il regarda tout autour de lui pour voir si rien ne pouvait expliquer l'étrange apparition, mais tout dans la chambre était normal, sauf la main lumineuse.

Ernest serra la lettre dans son buvard, remit le papier et les enveloppes dans leur boîte et dit :

— J'écrirai demain à la princesse Iowa, mais pas cette nuit, non, pas cette nuit !

(*à suivre*).

QUATRIÈME PARTIE

QUESTIONS

Q. — D'où vient le caractère néfaste que l'on attribue souvent à certains arbres comme l'if et le cyprès ? Pourquoi sont-ils consacrés aux sépultures ?

R. — Depuis des siècles, l'observation a montré, en effet, que la plantation de cette sorte d'arbres dans un jardin qui renferme une habitation est souvent suivie de la désintégration des habitants. Une personne qui a récemment eu l'occasion de faire une observation de ce genre en a écrit le récit suivant :

« Il y a un an, un de nos voisins plantait une rangée de jeunes cyprès le long d'une avenue conduisant à sa maison ; peu de temps après son fils est mort et nous avons vu le cortège funèbre passer au milieu des jeunes arbres qui sont le symbole de la mortalité.

« Nous connaissions aussi, il y a quelques années, une personne qui planta un if dans son jardin, près du cimetière du village ; dans les douze années qui suivirent cette plantation cinq membres de la famille moururent successivement : la mère, trois fils et une fille.

« Une autre fois encore nous avons vu la plantation d'un if près de la maison suivie de la mort du père, et la maison devint inhabitable pendant près de deux ans par suite des bruits qui s'y produisaient depuis le crépuscule jusqu'à l'aube ; ils étaient si violents et si continus que les filles quittèrent la maison de leur père ; aucun domestique ne voulait y rester ».

Existe-t-il de ces faits quelque explication raisonnable ?

Nous prions notre correspondant et nos lecteurs, pour mieux comprendre notre réponse, de se reporter à l'étude du Chaldéen en cours de publication dans notre Revue, et notamment au chapitre de l'Ile des Chênes (nº 11 de la Revue) où il est parlé plus particulièrement des Dryades.

Les Druides, à ce que l'on rapporte, considéraient certains arbres comme habités ou propres à servir d'habitation aux corps nerveux d'êtres divers, les uns animés de bons sentiments envers l'homme, d'autres, au contraire, hostiles à

l'Humanité. Le cèdre et le chêne étaient regardés comme spécialement propres à abriter les Dryades favorables ; de là était née la coutume de planter un chêne ou un cèdre lors du mariage de l'héritier et à la naissance de son premier enfant.

Si la sève vivante des arbres, " en affinité avec l'eau ", soutient, sous certaines conditions, le degré nerveux des êtres, il est naturel de penser que les arbres qui, depuis une longue suite de générations, sont associés aux tombeaux et plantés près des sépultures puissent servir d'habitation et même de médium aux êtres qui cherchent à causer à l'homme le pire des maux : la perte d'un degré d'être, et par suite l'imperfection de l'être.

L'abondance des matières nous oblige encore à remettre au prochain numéro le compte-rendu de la *Vita nei cristalli*, et celui d'un livre d'un très grand intérêt pour nos lecteurs : les *Ames vivantes*, par *Themanlys* (Ollendorf, éditeur).

La Tradition Cosmique

A NOS SOUSCRIPTEURS

Le 1er volume de la *Tradition* est sous presse ; par suite de circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté, nous n'avons pu en obtenir l'apparition avant ce mois ; nous pensons pouvoir le livrer à nos souscripteurs dans les premières semaines du mois prochain.

La souscription reste ouverte, chez M. Chacornac, 11, quai St-Michel, jusqu'à l'apparition du 1er volume, mais sera close à cette époque.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

Notre revue, soutenue par la générosité des amis de la première heure, a réussi au-delà de nos espérances; cependant la période des débuts n'est pas achevée; ils sont toujours très lourds pour une œuvre toute de dévouement, où la spéculation n'a rien à faire. C'est pourquoi, encouragés par les conseils, par les offres même de quelques-uns de nos lecteurs, nous avons pensé n'être pas indiscrets en ouvrant cette souscription permanente à laquelle il a été répondu déjà si largement.

La moindre offre est acceptée avec reconnaissance comme un gage de dévouement à la Cause de l'Humanité et de son rôle divin et, en même temps, comme un témoignage de la sympathie indispensable à l'union pratique des psycho-intellectuels.

Le montant peut en être envoyé en un mandat ou en un bon de poste à l'adresse de notre éditeur, M. Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, à Paris (Ve). La liste en est publiée en chaque numéro de la Revue sous les noms ou désignations qui nous seront indiqués.

Liste des souscriptions de Mai :

M. R.	50 fr.
L. B.	10 fr.
M. Bourguignon	3 fr.
Total . .	63 fr.
Report du mois précédent.	118 fr.
Total . .	181 fr.

Tous nos remerciements affectueux à nos souscripteurs.